



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1. H. 666A — T. 11A-D. / 447-54

M. RENAN EST-IL UN ÉCRIVAIN SÉRIEUX ?

IMPOSSIBLE DE NIER
LA
DIVINITÉ DE JESUS-CHRIST

PAR
L'ABBÉ ANGLADE
DOCTEUR EN THÉOLOGIE
Vicaire de Notre-Dame de Paris

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE SAINT-SULPICE, 25.

TH 666A

IMPOSSIBLE
DE NIER
LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

Corbeil. — Typ. et sér. de CnÉTA.

IMPOSSIBLE
DE NIER
LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST

PAR

M. L'ABBÉ ANGLADE

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

VICAIRE DE NOTRE-DAME DE PARIS.

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR SABLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

25, RUE SAINT-SULPICE.

—
1863

IMPOSSIBLE

DE NIER

LA DIVINITÉ DE JÉSUS

CHAPITRE PREMIER

Le christianisme et l'incrédulité moderne. — Frivolité de l'impie.
— Ignorance de certains savants.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Rien n'échappe dans l'Église, depuis plus de dix-huit cents ans, à la puissance du Dieu suprême qui s'est manifesté aux hommes dans un langage si simple et si sublime à la fois. De même que dans la nature tout annonce un Dieu créateur, même l'intelligence de l'athée qui ose follement s'élever contre ce grand Être, de même dans l'Église tout annonce un Dieu révélateur qui s'impose par des témoignages innombrables et incontestables à la raison naissante de l'enfant comme à l'intelligence la plus cultivée de l'orateur, du politique, du philosophe, de l'artiste,

du prêtre, du guerrier. Et ce Dieu révélateur nous a laissé, avant de quitter la terre, cette formule d'invocation : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, comme pour résumer en quelques mots toute la doctrine de l'ancienne et de la nouvelle loi, comme pour sceller de sa main puissante l'alliance mystérieuse de la raison divine et de la raison humaine, du temps et de l'éternité. Et, depuis le départ de ce grand éducateur pour les régions immenses de l'empirée, tout être raisonnable murmure dans l'Église la sainte et sublime invocation. L'enfant la répète mille fois sur les genoux de sa mère qui lui sourit avec tendresse ; le fameux Bacon, quoique né dans le protestantisme, commence le *Novum organum* au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et avertit les savants à venir de ne point se laisser égarer par l'orgueil qu'inspire naturellement la science ; ce n'est pas sans une certaine tristesse que l'illustre chancelier porte ses regards vers le monde moderne. Le plus humble missionnaire de la Chine ou de l'Océanie, aussi bien que Bossuet, dans la chaire de Notre-Dame, préludant à quelque chant funèbre sur un grand de la terre, parlent au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Charlemagne, mourant à Aix-la-Chapelle au milieu de ses leudes invincibles, et Napoléon, expirant sur le roc soli-

taire de Sainte-Hélène, prennent leur essor vers les demeures éternelles au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et semblent vouloir anéantir leur gloire devant la puissance infinie de Dieu révélateur. Le chrétien obscur peignait quelque image grossière sur les sombres murs des catacombes au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, de même que plus tard, sous le grand soleil de Léon X, on voyait Raphaël et Michel-Ange appliquer leur divin génie à l'érection et à l'embellissement du plus beau temple de l'univers, en invoquant le Dieu du Sinaï et du Calvaire. Que l'on prête l'oreille à tous les mouvements, à toutes les pulsations de l'Église universelle, que l'on écoute les paroles adressées à l'enfant qui vient de naître ou à l'homme qui va tomber dans l'éternité, que l'on cherche à saisir dans le passé ou dans le présent le murmure religieux de toutes les générations chrétiennes, et, de tous les points du temps et de l'espace, du fond des déserts et du haut des trônes, du milieu des amphithéâtres sanglants et du sein des cités les plus heureuses, enfin de toutes les régions de l'histoire, de la théologie, de l'éloquence, de la philosophie, de la peinture, de l'architecture, du fond des cloîtres les plus paisibles aussi bien que du milieu des batailles les plus sanglantes, partira cette invocation du Dieu ré-

vélateur : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Le dogme chrétien d'un seul Dieu en trois personnes divines, essentiellement distinctes, est donc gravé partout dans l'Église sur les monuments les plus humbles comme sur les plus grandioses, sur les plus anciens comme sur les plus modernes, sur le front de l'enfant comme sur le front de l'adulte et du philosophe, sur le cœur des braves comme sur celui des plus modestes citoyens.

Les plus beaux livres qu'ait inspirés le génie humain le proclament d'un commun accord.

Et cependant il se trouve parfois des hommes qui osent gratter avec leur plume ce monument grandiose élevé par Dieu au sein de l'humanité, et jeter un regard de mépris sur la croyance de tant de générations et de tant de génies : que dire d'une telle prétention ? Mieux vaudrait ne rien répondre. Le silence et le dédain, voilà les armes qu'il faudrait employer pour combattre ces hommes qui ne cherchent que le bruit en écrivant. Il n'y aurait pas en effet de meilleur châtiment à infliger à leur folle vanité. Mais le bruit qui se fait autour de leurs œuvres égare souvent les simples de la science mondaine, qui ne doutent de rien, excepté de la religion. Nous devons donc par charité venir en aide à ces

enfants naïfs de l'incrédulité et leur montrer, selon nos forces, combien ils sont à plaindre de croire sur parole quelques sophistes de talent.

L'idée de Dieu s'impose tellement à l'esprit humain, que tous les peuples qui n'ont pas reçu les lumières de la révélation ont rempli ou remplissent encore leur patrie d'une foule innombrable de divinités. Dieu est! Le monde entier proclame cette grande vérité, et son enseignement muet et sublime à la fois ne manque jamais à celui qui veut l'écouter dans le silence des passions. Dieu est! Quiconque rentre en lui-même et prête une oreille attentive à chacune de ses pensées sent bientôt qu'il est continuellement sous la dépendance de ce créateur tout-puissant, qu'il ne peut avoir d'idée personnelle sans avoir d'abord celle de Dieu, qu'il ne peut penser au fini sans penser à l'infini. L'idée de Dieu s'impose donc à l'athée lui-même, il a beau accumuler sophismes sur sophismes, il a beau livrer son créateur au mépris, au ridicule, il ne peut échapper à sa puissance, et, dans chacun des mots qu'il écrit, se trouve la condamnation de son système. L'athée est donc comme une plante aveugle qui puise, sans le savoir, dans le sein de la terre la sève qui la nourrit et lui fait produire des fleurs, des fruits ou des épines.

Quelques rares génies, égarés sur le sol païen de la Grèce et de l'Italie, arrivèrent dans l'antiquité par la force de leur raison à comprendre l'absurdité du polythéisme ; mais ils manquèrent d'énergie, la mort de Socrate les épouvanta ; au lieu de protester hardiment contre l'erreur générale et de glorifier Dieu tel qu'il est dans son unité nécessaire et immuable, ils enveloppèrent la vérité dans un symbolisme plus ou moins nuageux et échappèrent ainsi par leur lâcheté à la fureur d'un peuple superstitieux. De là une multitude de sectes qui aboutissent presque toutes au septicisme ou à l'athéisme épicurien.

Lucrèce osa dire que la crainte avait fait les dieux. Cicéron, l'esprit le plus eclectique de l'antiquité, osa rire des dieux populaires qui étaient en effet bien ridicules ; mais, dans ses efforts pour remonter vers la vérité une et indivisible, il s'arrêta sur les limites du probable, il ne put pas aller jusqu'à la certitude. Ainsi l'esprit le plus vaste de l'ancienne Rome ne fut qu'un honnête sceptique. Et voilà ce que peut cette pauvre reine détrônée qu'on appelle avec tant d'orgueil la raison humaine ! Voilà donc les grands génies de l'antiquité plus éloignés de Dieu et de la vérité que les peuples idolâtres qu'ils prétendaient éclairer !! Et qui ne dresserait maintenant des autels

à la raison humaine!!! O esprits forts, qui livrez au ridicule le Dieu des chrétiens, vous soufflez comme des aveugles sur le flambeau qui a tiré le genre humain du sein des ténèbres, et qui l'a élevé à une hauteur incommensurable. Et, en soufflant, comme des nains, sur le géant catholique, vous osez nous railler; vous vous hissez sur un piédestal pour amuser quelques enfants perdus de la science mondaine, vous vous prenez même quelquefois au sérieux; mais vous vous trompez encore en cela, car vous êtes toujours comiques.

CHAPITRE II

M. Renan et les savants qui l'admirent. — M. Renan s'attaquant à Dieu et à Jésus-Christ. — Les *Logia* ou discours de saint Matthieu prouvent contre M. Renan qui ose les invoquer en sa faveur.

M. Renan est un de ces hommes qui jouent habilement avec la phrase et qui se cachent derrière quelque grand mot pour amuser un public naïvement admirateur, mais que l'on croit être l'élite de la société. Il monte gravement sur son piédestal : le silence se fait aussitôt, il parle, et chacune de ses paroles tombe comme une réponse d'oracle sur la docte assemblée. Et que dit-il à ces hauts messieurs de la science ? Il leur raconte tout ce qu'il croit avoir vu dans les temps anciens et modernes, tout ce que faisaient les prêtres et les législateurs de l'antiquité pour tromper les peuples, tout ce que les langues les plus obscures renferment de fort et de concluant contre cette vieille idée de Dieu qui n'est bonne qu'à nourrir la foi des simples. Il jette à la face de son auditoire les grands mots d'Éloïm et de Jéhovah, les retourne de mille façons avec un grand appareil

scientifique, leur fait dire le contraire de ce qu'ils ont toujours signifié dans l'interprétation des hommes sérieux, se contredit lui-même bien souvent sans rencontrer la moindre contradiction, et laisse tomber enfin un dernier sourire de mépris sur le Dieu des Hébreux, sur le Dieu de Platon et de tous les grands philosophes, sur le Dieu qu'ont adoré et qu'adorent les peuples les plus illustres, les hommes d'élite de tous les temps. Le tour est fait, et la docte assemblée applaudit M. Renan. Est-ce un rêve? Non, c'est bien la réalité; tout cela se passe à Paris, dans la capitale de la civilisation moderne, et juste au milieu du siècle des lumières. Nous avouons que M. Renan est un habile prestidigitateur. Comme il doit rire dans le secret de son âme de la simplicité de ses admirateurs! Mais le remords ne vient-il jamais troubler cette joie intérieure? M. Renan n'a-t-il pas quelque regret de se jouer ainsi de la crédulité des savants? N'a-t-il pas du moins quelquefois le regret de s'être attaqué à l'auteur suprême de la nature et de l'avoir livré au mépris de son auditoire d'élite? Nous l'ignorons, mais nous aimons à croire néanmoins que l'orgueil du sophiste ne parvient pas toujours à étouffer dans son cœur la voix secrète de la nature.

Et cependant M. Renan poursuit publiquement son œuvre de démolition religieuse. Ce n'est pas là

un signe de remords ; cela ne prouve pas non plus la paix de la conscience. Combien ne voit-on pas dans notre siècle d'hommes inquiets qui sacrifient tout à l'amour de la célébrité, même la pensée intime de leur âme ! Quoi qu'il en soit, M. Renan n'est pas content d'avoir insulté dans ses phrases d'académicien le Dieu suprême de la création, il lui faut une nouvelle pâture, il faut que Jésus-Christ, le Dieu rédempteur, subisse l'analyse de ce railleur sérieux. Dieu est patient, parce qu'il est éternel (1), et la vie de M. Renan est bien courte. Patience donc, et ne nous inquiétons pas trop de cette nouvelle palinodie. Jésus ne perdra rien de l'amour de ses adorateurs, alors même que la docte assemblée applaudisse aux blasphèmes de M. Renan. Il faut cependant distinguer dans cette assemblée d'élite les hommes sérieux de ceux qui ne le sont pas, ceux qui pensent de ceux qui ne pensent pas, les vrais savants des doublures, les hommes qui discutent une opinion avec impartialité de ceux qui acceptent naïvement les paradoxes les plus étranges et les affirmations dénuées de tout fondement solide. C'est à cette seconde catégorie de savants que s'adresse M. Renan, c'est à elle qu'il

(1) Voyez saint Augustin.

demande des applaudissements avec une modestie quelque peu ironique. Je ne crois pas qu'il parvienne jamais à entraîner la première classe d'érudits, qui veut asseoir son jugement sur des raisons et non pas sur des railleries.

Bien entendu que M. Renan raille les adorateurs de Jésus, comme il a raillé si souvent les adorateurs de Jéhovah. C'est le sel qu'il répand sur ses élucubrations et sur ses phrases scientifiques pour les faire agréer de son public d'élite. Mais ce sel commence à devenir fade. C'est toujours la même série d'épithètes que M. Renan laisse tomber du haut de son trépied sur les pauvres adorateurs de Dieu. Ce grand philosophe ne voit que des simples, des gens naïfs ou crédules, de bonnes âmes parmi la multitude des croyants, qui célèbrent depuis plus de dix-huit cents ans, la gloire et la toute-puissance de Jésus. Nous lui conseillons de puiser à de nouvelles sources son sel attique. Il est vrai que je suis une âme simple, et je ne devrais pas me permettre de donner un conseil à un membre de l'Institut. Mais, tout simple que je suis, j'aime la nouveauté, l'originalité dans un écrit. Quelque naïf que je sois, je me permets d'analyser les œuvres d'érudition les plus pédantesques; et M. Renan me paraît bien simple, bien naïf dans ses prétentions à tout

régenter. Il déguise mal sous ses phrases alambiquées la morgue de ses maîtres allemands. En France tout passe vite. Et, quand on vient si souvent offrir des mets germaniques, lors même qu'on les assaisonne de quelques fines herbes, on finit par éprouver une répulsion invincible de la part des hommes simples qui aiment la variété dans l'alimentation quotidienne.

Que M. Renan soit en paix ; nous ne voulons pas lui faire une guerre acharnée, nous le traiterons avec plus de respect qu'il n'en a montré envers Jéhovah et envers Jésus. Ce n'est pas que nous n'ayons un profond mépris pour ses blasphèmes ; mais en bon chrétien nous avons pitié de sa pauvre âme qui s'agite dans le vide, qui n'a pu se frayer un chemin à la gloire par la voie commune, et qui n'a pas craint dès lors de s'attaquer à Dieu même pour sortir de l'obscurité. Oui, nous avons pitié de sa pauvre âme, nous le disons en toute franchise.

Jésus, Dieu de Dieu, lumière de lumière, Fils éternel du Père ; Jésus, qui soutenez ma vie au milieu de l'hypocrisie et de la malice des hommes, dirigez ma plume, et ne permettez pas que mon peu d'expérience dans l'art d'écrire nuise à la défense de votre sainte cause. Je vois M. Renan qui me jette un regard de compassion sublime, cela me fait

rire : je le vois encore qui cherche dans des livres germaniques de nouveaux blasphèmes contre votre auguste divinité, et cela m'indigne jusqu'au fond de l'âme. Il n'en faut pas davantage pour m'apprendre à écrire; et déjà je ne crains plus les grandes phrases du sophiste académicien.

Dieu qui parlait dans la nature au cœur de Platon, de Sénèque et même de Rousseau, trouve insensible le cœur de M. Renan (1); mais comment Jésus, la victime éternelle, le Dieu de l'expiation par l'amour, n'a-t-il pas été mieux traité par le sophiste littéraire? Ah! c'est que les sophistes n'aiment pas l'expiation ni le sacrifice. Ils détestent

(1) M. Renan dédie la *Vie de Jésus* à l'âme de sa sœur qui repose dans le sein de Dieu. Mais tout cela n'est qu'une sensibilité de romancier. Si l'on se rappelle ce que le sophiste a dit de Dieu dans un de ses précédents ouvrages, on verra que le nom de ce grand être n'a pour lui aucun charme; il sert seulement à exciter sa verve railleuse : et le héros de la critique moderne finit par déclarer qu'il faut laisser aux simples, aux âmes naïves, l'usage familier de ce nom; mais que les hommes d'élite, les fins, les délicats doivent dédaigner le vieux nom de Dieu et ne jamais l'employer. C'est là qu'on trouve une claire profession d'athéisme que ne peuvent déguiser quelques phrases nuageuses, jetées là pour faire ombre sur un tableau si délicat. Pourquoi donc M. Renan parle-t-il de Dieu à propos de l'âme pure de sa sœur? Est-ce qu'il est retombé dans la catégorie des simples? Est-ce que sa sœur Henriette serait elle-même une âme simple et naïve? Cependant les questions fines et délicates, les doutes discrets de cette héroïne ont ramené souvent l'illustre critique à l'objet sublime de leurs communes pensées. Je cite les paroles mêmes de Renan... O sophiste!

quiconque leur prêché la pénitence et l'humilité. Ils sont si grands et si purs ces hommes qui errent dans les hautes régions de la pensée, qu'ils laissent aux simples le soin de la prière, du sacrifice et de la pénitence, se réservant le rôle unique et sublime de discuter Dieu, de mettre finement en doute son existence, ou de le blasphémer avec orgueil en déversant le mépris sur ses œuvres les plus grandioses !!

Il est vrai que M. Renan traite Jésus avec un grand respect ; mais c'est un respect dérisoire qui a pour but d'amuser les simples de la science mondaine et de ravir leurs suffrages. Ce qu'il y a d'évident cependant, c'est que Jésus apparaît au sophiste académicien comme un grand homme, comme un sage d'une habileté incomparable. Cet aveu est précieux. Qui ne sait que Jésus, avant de quitter la terre, adressa aux apôtres et à leurs successeurs ces sublimes paroles : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; apprenez-leur à bien garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. » (S. Matthieu, ch. xxviii, v. 18.) Voilà un discours d'une authenticité incon-

testable, M. Renan lui-même proclame l'authenticité de l'Évangile selon saint Matthieu, et fait un grand éloge des *Logia* ou discours que nous lisons dans ce livre sacré (1). Il préfère de beaucoup le récit de saint Matthieu à celui des autres évangélistes. C'est donc à l'auteur particulièrement aimé de M. Renan que nous recourons d'abord pour mieux établir notre impartialité. Or les paroles sacrées que nous venons de citer nous arrivent par les mille voix de la tradition, elles ont été mille fois répétées dans la suite des siècles. C'est à elles qu'ont eu recours si souvent les saints Pères et les interprètes les plus éclairés, pour prouver le dogme de la Trinité ou d'un seul Dieu en trois personnes divines et essentiellement distinctes, pour prouver la mission divine du sacerdoce catholique au sein de l'humanité, pour établir enfin l'infailibilité de cette Église universelle qui est fondée sur la pierre, et contre laquelle ne prévaudront jamais ni les doutes de l'incrédulité, ni les hérésies les plus subtiles, ni les ruses des sophistes et des faux prophètes, ni la fureur des plus implacables tyrans. Bien plus, nous trouvons dans ce discours la raison principale qu'in-

(1) Matthieu mérite évidemment une confiance hors de ligne pour les discours ; là sont les *Logia*, les notes mêmes prises sur le souvenir vif et net de l'enseignement de Jésus... Introduction à la *Vie de Jésus*, page 38.

voquaient les premiers chrétiens pour soustraire la parole de Dieu orale ou écrite à la corruption des sophistes de la Grèce et de l'Orient. Car l'Église enseignante, composée des évêques unis au successeur de Pierre, avait toujours dans sa pensée cette parole ou plutôt cet ordre du divin Maître : « Apprenez aux nations à garder tout ce que je vous ai commandé. » Voilà pourquoi dans tout l'univers catholique on exerçait une si grande vigilance dès les premiers temps sur l'enseignement donné chaque jour aux fidèles. Voilà pourquoi on repoussait avec tant de soins les évangiles apocryphes. Témoin saint Irénée et bien d'autres Pères apostoliques qui condamnent les hérésies et les livres supposés divins au nom de l'Église enseignante qui ne reconnaît pas d'autre chef que le successeur de Pierre. M. Renan voit donc qu'il se trompe ou qu'il veut se jouer de son public d'élite en affirmant avec tant de hardiesse dans son introduction, que nos Évangiles et les évangiles apocryphes jouissaient d'une égale autorité, et étaient chaque jour augmentés, diminués ou annotés par des personnes ignorantes ou pieusement perfides. Mais ce n'est pas là ce que nous voulons prouver ici, nous voulons prouver, et nous croyons l'avoir déjà fait, qu'il n'y a rien de plus authentique que le discours rapporté

ci-dessus d'après l'Évangile de saint Matthieu.

Or, je le demande à M. Renan, que penser d'un homme qui ose faire un pareil testament avant de quitter la terre, qui ose dire sérieusement : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ? » Cet homme est-il un sage d'une habileté incomparable, un philosophe supérieur par le cœur et l'intelligence à tous ses contemporains, un adroit moraliste qui ne dédaigne pas de recourir à de pieuses ruses pour répandre sa doctrine dans l'esprit de ses auditeurs ? Il est évident qu'un homme qui ose tenir un pareil langage manque non-seulement de tact et de finesse, mais encore de la plus vulgaire sagesse, du sens le plus commun. Ce n'est pas là un sage, c'est un fou. Oui, il est évident que si cet homme-là n'est pas Dieu, il est frappé d'une étrange folie. Il n'est pas moins évident que M. Renan tombe dans une flagrante contradiction, dans une absurdité palpable, en voulant trouver la plus sublime sagesse, l'habileté la plus incontestable dans un fou si étrange.

Bien plus, Jésus ose se mettre de pair ici avec le Père dont la divinité était reconnue de tous, même des Sadducéens ; il ose dire à ses disciples d'enseigner et de baptiser toutes les nations en son nom aussi bien qu'au nom du Père. La folie de ce sage incomparable devient de plus en plus singulière,

car il se pose comme l'égal de Dieu, et par conséquent il se déclare Dieu. Il pousse bien plus loin encore les hardiesses de sa folie, il veut que cette croyance à sa divinité soit imposée à toute la terre par des hommes ignorants et timides; il veut même quelque chose de plus fort, il veut que désormais rien ne se fasse dans le monde religieux qu'au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit; il veut par conséquent que toutes les voix des siècles futurs le proclament l'égal du Père, c'est-à-dire Dieu. Et c'est là un sage incomparable, au dire de M. Renan!! Mais le sophiste académicien se joue de la raison qu'il invoque sans cesse, car nous n'osons pas dire qu'il déraisonne involontairement. Jésus ne peut donc pas être un simple mortel ni un sage incomparable, il est Dieu, ou c'est le fou le plus insigne qui ait paru sur la terre. Or personne, et M. Renan moins que tout autre, n'osera avancer cette seconde proposition. Jésus est donc Dieu, disons-le bien haut, et qu'à ce nom tout genou fléchisse au ciel, et sur la terre, et dans les enfers (1). Oui, il est Dieu celui qui a osé dire : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre; » il est Dieu celui qui a osé se proclamer l'égal de Dieu le Père, et qui a imposé cette

(1) Voyez saint Paul.

croyance à tant d'illustres générations, à tant de philosophes, à tant d'orateurs, à tant de guerriers fameux, à tant de prêtres vénérables, à tant de vierges délicates, à tant de races diverses, à tant de génies incomparables!! Il est Dieu celui qui n'a jamais manqué à l'Église chargée de porter dans tout l'univers et jusqu'à la fin du monde l'heureuse nouvelle de la rédemption des hommes par le Dieu fait chair dans le sein de la plus pure des vierges!!!

Et que peuvent maintenant contre ce fait immense et incontestable les petites ruses, les petites finesses et les petites inventions du bon M. Renan?... Rien, absolument rien.

CHAPITRE III

M. Renan et ses contradictions. — Analyse délicate de l'Introduction à la *Vie de Jésus*.

M. Renan substitue avec une rare modestie sa raison à la raison de tous, son autorité individuelle à celle de l'Église universelle, sa science à la science de tous les critiques chrétiens, ses brillantes fantaisies aux travaux les plus sérieux des Pères de l'Église et des interprètes sacrés. Pourvu qu'il fasse sourire la docte assemblée, que lui importe le reste ! Il est toutefois admirable d'habileté dans son Introduction à la *Vie de Jésus*, il fait mille évolutions pour arriver à amoindrir, sinon à détruire radicalement l'autorité des récits évangéliques. Il fait des marches et contre-marches, se répète bien souvent, entraîne le lecteur crédule dans un dédale d'affirmations et de négations aussi peu fondées les unes que les autres, s'enveloppe dans un appareil scientifique pour produire l'illusion, donne parfois autant d'autorité au Talmud et au Coran qu'à l'Évangile ; mais revient bientôt sur l'éloge des écrivains

sacrés, craignant sans doute d'avoir été trop téméraire, puis leur reproche des contradictions qui n'existent que dans son imagination, les traite presque de visionnaires dans d'autres endroits, ou bien il déclare avec sa délicatesse d'académicien qu'ils écrivent sans art, et que leur œuvre est presque un fatras indigne d'un homme de goût; mais, à la fin de cette singulière Introduction, il nous dit que l'ordre adopté par les synoptiques, c'est-à-dire par Matthieu, Luc et Marc, suppose un tact extrêmement fin!! Malgré tout le respect que je dois à un académicien, cette longue *totologie* qui porte le nom d'Introduction à la *Vie de Jésus*, me paraît bien peu digne de l'Académie, et je crois que M. Renan a besoin de méditer sérieusement cette parole de Buffon : « Le style est l'ordre et le mouvement que l'on met dans ses pensées. » Je crois encore qu'il peut imiter la sincérité de ces évangélistes qu'il juge avec tant de hauteur, et qu'il vise ridiculement à remplacer en annonçant avec sa modestie ordinaire l'apparition d'un cinquième évangile signé de sa main.

Voilà ce que tout homme sérieux, impartial, indépendant verra dans cette première partie de l'œuvre de M. Renan, c'est ainsi qu'il appréciera la valeur littéraire et la bonne foi du critique anti-

chrétien. Nous reconnaissons cependant qu'il y a de l'habileté dans cette *totologie* nuageuse et aride à la fois. M. Renan veut surprendre son public d'élite et lui inspirer avec calme la haine profonde qu'il a pour le catholicisme et la vérité révélée. C'est ce qui explique nettement tant d'évolutions, tant de contradictions, tant de marches et contre-marches. S'il n'y a pas de la logique dans cette œuvre, il y a du moins l'art du sophiste qui connaît bien son époque. Oui, M. Renan est un prestidigitateur sérieux, qui sait parfaitement que le dix-neuvième siècle est très-crédule et toujours disposé à avaler les tartines que lui présente la main de l'incrédulité. Mais heureusement que tout le monde n'a pas le goût de ces friandises, il y en a encore beaucoup dont la délicatesse trouve ces mets trop apprêtés.

Devons-nous poursuivre cette délicate analyse pour nous servir d'une expression de M. Renan? Je crois que nous en avons assez dit, et que l'Introduction au cinquième évangile ne méritait pas même une si sérieuse attention.

Nous voulons toutefois être très-libéral dans notre critique, et, afin que l'auteur n'ait pas à se plaindre, continuons d'examiner avec respect ses curieuses élucubrations.

M. Renan parle d'abord en ces termes de l'Évan-

gile selon saint Luc (1) : « L'Évangile de Luc est une composition régulière. C'est l'œuvre d'un homme qui choisit, élague, combine. L'auteur de cet Évangile est certainement le même que celui des *Actes des apôtres*. Or l'auteur des *Actes* est un compagnon de saint Paul, titre qui convient parfaitement à Luc. » Quelques pages plus loin le digne sophiste attribue une grande valeur historique à l'apostolat de saint Paul, puis il revient à Luc dont il parle maintenant en ces termes : « Quant à l'ouvrage de Luc, sa valeur historique est sensiblement faible. C'est un document de seconde main. Quelques sentences sont poussées à l'excès et faussées (2). » Voilà deux jugements sur saint Luc qui s'accordent à merveille et qui font honneur à la sagacité de M. Renan autant qu'à la pénétration de son public d'élite. Voici qui est encore plus curieux. Luc, nous dit M. Renan, ignore *totalem*ent l'hébreu (3). Mais comment l'habile sophiste peut-il le savoir? Est-ce qu'il aurait causé avec le célèbre évangéliste dans ses récentes pérégrinations en Orient? C'est là une supposition injurieuse, car M. Renan est un grand homme qui

(1) Introduction, p. 16.

(2) Introduction, p. 39.

(3) Introduction, p. 40. Que M. Renan est naïf!!! il croit qu'il suffit pour savoir l'hébreu de citer quelques mots en cette langue. C'est ainsi qu'il dévoile à la fois sa faiblesse et ses petites ruses.

ne croit pas à la résurrection des morts. Qui donc lui a dit que saint Luc ignorait *totalem*ent l'hébreu ? C'est lui-même qui se l'est dit à lui-même, et qui vient le déclarer ensuite à ses crédules admirateurs avec un ton si tranchant. Et voici la raison qu'il donne à l'appui d'une affirmation si absolue : « Luc, dit-il, ne cite aucune parole de Jésus en cette langue, nomme toutes les localités par leur nom grec. » Ainsi de ce que saint Luc écrit en grec et qu'il désigne par des noms grecs les lieux de l'Orient, comme le faisaient tous les Grecs depuis si longtemps, M. Renan, aussi habile linguiste que profond critique, s'empresse de nous dire que cet illustre compagnon de saint Paul ignorait *totalem*ent l'hébreu !! O siècle de lumières ! ô savants de la docte assemblée ! prosternez-vous devant le grand philosophe, devant le héros de la critique contemporaine, devant le connaisseur de toutes les langues, qui travaille si bien à raffermir votre timide incrédulité et à calmer vos consciences !! Quant à moi, je reste debout, je garde une entière indépendance, et je ne me prosterne que devant Dieu.

Encore un passage sur saint Luc qui mérite une attention toute particulière : « On peut dire certaines choses de ses goûts et de ses tendances particulières : c'est un dévot très-exact ; il tient à ce

que Jésus ait accompli tous les rites juifs ; il est *démocrate* et *ébionite exalté*, c'est-à-dire très-opposé à la propriété et persuadé que la revanche des pauvres va venir (1). » Décidément M. Renan fait des découvertes de plus en plus curieuses dans le vaste champ de la critique. Qui jamais se serait douté que saint Luc fût un *démocrate très-opposé* à la propriété, plus communiste peut-être que Proudhon et ses amis de la place Maubert ? Mais sur quel document l'illustre critique peut-il établir une opinion si nouvelle et si intéressante pour les démolisseurs de la société !... Sur la parabole du mauvais riche et de Lazare ! *Amen, amen !* Honneur à M. Renan et à ses naïfs admirateurs ! !

Et voilà à quelles absurdités de critique on se laisse entraîner, quand on veut refaire l'Évangile et effacer le surnaturel de ce livre divin ! C'est ainsi que l'on déraisonne, quand on veut nier l'enfer dans lequel on craint d'être aussi mal placé que le mauvais riche sans oser l'avouer publiquement !

Le véritable moyen d'échapper à l'enfer, c'est de l'affirmer, c'est d'imiter la foi et les vertus de Lazare ; le nier, au contraire, c'est s'y précipiter en aveugle comme le mauvais riche. Que M. Renan et ses doctes admirateurs réfléchissent sérieusement

(1) Introduction, p. 40.

aux regrets inutiles du mauvais riche. C'est, je crois, ce qu'ils ont de mieux à faire durant le peu de temps qu'il leur reste à vivre ici-bas.

Saint Marc a aussi une bonne part aux honneurs de la guerre; M. Renan déclare, toujours avec la même sûreté de critique, que cet évangéliste ne raconte qu'une série d'anecdotes : mais cela ne l'empêche pas de dire plus loin qu'il mérite une grande confiance, parce qu'il reproduit exactement la pensée de saint Pierre et de Jésus. Il ne faut pas oublier d'abord que M. Renan est brouillé avec l'ordre rigoureux de la logique et de la théologie, il n'aime pas les raisonnements suivis, les conséquences rigoureusement déduites d'un principe ; il ne faut pas oublier ensuite que son but est de combattre la divinité de Jésus. Or saint Marc a si bien disposé le récit des miracles du Sauveur, il a si bien montré, par la simple exposition des faits, que Jésus avait *de lui-même* une puissance absolue sur la nature, qu'on ne peut lire son Évangile sans avouer aussitôt que le héros de ce livre ne peut être que Dieu lui-même. Oui, c'est là la conclusion que laisse naturellement la lecture de saint Marc à tout esprit non prévenu. On voit maintenant pourquoi M. Renan traite Marc de compositeur anecdotique, sauf à dire plus tard que cet évangéliste mérite

beaucoup de confiance, contradiction qui ne doit pas nous surprendre dans un homme aussi habile que ce grave critique.

Mais c'est surtout saint Jean qui embarrasse singulièrement M. Renan. C'est assurément celui des évangélistes qui fait le plus déraisonner l'illustre critique. Car saint Jean enseigne *ex professo* la divinité de Jésus-Christ. Julien l'apostat lui-même le reconnaît et le déclare formellement. Il importe donc à M. Renan de bien obscurcir les idées de ses lecteurs au sujet de l'apôtre Jean. Or, voici comment il procède dans ce travail de fantaisie plus comique que sérieux ; il cherche d'abord à nier l'authenticité de l'Évangile selon saint Jean ; il se fonde sur des témoignages extrinsèques et intrinsèques ; pour les premiers, il dit que Papias ne parle pas de l'Évangile selon Jean, quoiqu'il mentionne une épître de cet apôtre à laquelle M. Renan donne un brevet d'authenticité. Plus loin il déclare que l'auteur du quatrième Évangile est l'écho du mouvement religieux qui s'opérait alors dans l'Asie Mineure. Or tout chrétien, tout catholique, quelque peu versé dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, sait que, dès l'origine de l'Église, les ébionites, les cérinthiens et d'autres hérétiques essayèrent d'amalgamer le christianisme avec la philosophie de Pla-

ton, et arrivèrent bientôt par ce travail de fantaisie éclectique à nier la divinité de Jésus-Christ; un cri de réprobation s'éleva aussitôt dans toute l'Église orientale. Et l'apôtre Jean, qui vivait encore, fut prié instamment de composer son Évangile et d'exposer clairement les preuves de la divinité de Jésus. C'est ainsi que M. Renan retourne et obscurcit l'histoire au profit de son idée antichrétienne. Il nous présente l'Évangile selon Jean comme inspiré par une secte, et traite même de sectaire l'auteur de ce livre, tandis que le quatrième Évangile fut composé à la prière et sur la demande de l'Église universelle et pour fermer la bouche à quelques rêveurs philosophes.

Voici maintenant comment l'illustre critique s'enferme et se contredit dans l'exposition de ses preuves extrinsèques contre l'authenticité du quatrième Évangile. Il avoue que Justin, Tatien, Théophile d'Antioche et d'autres pères apostoliques admettent l'Évangile selon saint Jean, et fondent sur ce livre tout un système de défense contre les hérésies de l'Orient. Or Irénée, disciple de Polycarpe, élève de saint Jean, devait en savoir plus long que M. Renan sur l'authenticité du quatrième Évangile. Bien plus, Irénée, qui fut évêque de Lyon, professe la plus grande soumission envers le successeur de

Pierre ; et la plus forte raison qu'il oppose aux hérétiques c'est de leur dire qu'ils ne sont pas en communion avec l'évêque de Rome, chef de l'Église universelle. Cela prouve clairement que l'Évangile selon saint Jean faisait autorité dans l'Église universelle, que l'Occident et l'Orient n'avaient qu'une voix pour condamner les rêveurs platoniciens qui osaient nier la divinité de Jésus-Christ, enfin que ce dogme était réellement l'expression de l'enseignement de Jésus et des apôtres. Il est permis de dire aussi en bonne critique que Justin, Tatien, Théophile d'Antioche et les autres, qui, d'après M. Renan lui-même, prenaient pour base de leur défense contre les hérétiques le sublime Évangile selon saint Jean, il est permis de dire en bonne critique que ces pères qui touchaient au temps des apôtres étaient mieux renseignés sur l'authenticité du quatrième Évangile que l'illustre critique qui vit à Paris, rue Madame, en plein dix-neuvième siècle. Du reste, M. Renan avoue lui-même qu'il est difficile de démêler la vérité à une si longue distance. Pourquoi veut-il donc en remonter aux pères de l'Église si consciencieux, si sévères gardiens de la vérité révélée pour laquelle la plupart versèrent leur sang avec joie ? Pourquoi surtout n'a-t-il pas pitié de lui-même ? Pourquoi dé-

truit-il dans une page ce qu'il a affirmé dans l'autre ?

Quant aux preuves intrinsèques que M. Renan apporte contre l'authenticité du quatrième Évangile, il n'y en a qu'une qui mérite notre attention.

Il prétend que les discours prêtés à Jésus par l'apôtre Jean sont des fictions, des déclamations de sectaire qui veut imposer au public une idée personnelle et préconçue. Mais à la page xxxiv de l'introduction il s'exprime ainsi : « Le style des discours prêtés à Jésus par le quatrième Évangéliste offre la plus complète analogie avec celui des épîtres de saint Jean. » Or nous avons vu déjà que M. Renan reconnaît avec Papias l'authenticité de l'épître de saint Jean, qui a le plus d'analogie avec ces discours. Ces discours sont donc aussi authentiques. C'est là ce que veut la logique ; mais M. Renan n'aime pas la logique, encore moins la *métaphysique* de saint Jean, quoiqu'il compare cet apôtre à Platon après l'avoir toutefois assimilé à un vieillard qui se perd dans une sorte de verbiage incompréhensible.

Bien plus, il dit à la fin que faire l'histoire de Jésus, de Paul et de Jean, c'est faire l'histoire du Christianisme et révéler au monde moderne la pensée chrétienne tout entière.

O illustre critique, ô grand révélateur de la pensée chrétienne ! allez votre chemin, marchez de contradiction en contradiction, cueillez gravement des palmes académiques, traînez Dieu, Jésus et le Christianisme entier au tribunal de votre fantaisie ; mais permettez-nous au moins de vivre en paix avec les simples qui ont le sens commun et qui savent raisonner leurs actes et leurs écrits. Du reste vos palinodies ne feront plus que nous amuser. L'ouvrage qui est sous presse et que vous annoncez comme le souvenir fidèle de vos pérégrinations en Orient va nous récréer autant que la présente introduction. Hâtez-vous de le faire paraître, illustre critique, car nous aimons à rire, tout simples que nous sommes.

CHAPITRE IV

Authenticité des Évangiles et du Nouveau Testament.

Est-il nécessaire de donner maintenant l'ensemble des preuves que nous fournissons les critiques chrétiens en faveur de l'authenticité des Évangiles? A quoi bon? nous devons nous circonscrire dans un si vaste sujet et ne pas donner trop d'importance aux élucubrations incohérentes de M. Renan. Ce que nous avons dit déjà suffit pour dissiper entièrement le nuage que le sophiste avait eu l'art de produire sur certaines intelligences. Du reste, M. Renan nous dit lui-même dans son introduction : « En somme, j'admets comme authentiques les quatre Évangiles canoniques. » Ce dernier trait fait le plus grand honneur à sa logique. Il affirme en somme ce qu'il a nié ou niera en détail... C'est par de tels procédés peut-être que le rusé sophiste croit échapper à la critique. Car, si on lui reproche de nier l'authenticité des Évangiles, il répondra avec hardiesse qu'on le calomnie, qu'on ne l'a pas lu! Ainsi, en affirmant parallèlement l'erreur et la vérité, il se

ménage toujours un moyen de défense, et répand sans danger personnel les plus étranges absurdités. Mais ce jeu-là ne fait pas honneur à sa bonne foi et ne nous paraît pas digne d'un académicien qui traduit tout le monde et Dieu lui-même au tribunal de sa critique.

M. Renan indique à ses lecteurs, comme sources à consulter, les athées Littré, Strauss et d'autres critiques fantaisistes auxquels il a emprunté lui-même plusieurs de ses élucubrations.

Quant à nous qui n'écrivons pas pour faire du bruit ni pour gagner notre pain quotidien, nous dirons d'abord à nos lecteurs : « Consultez les Pères de l'Église, même les plus anciens, consultez ensuite les païens les plus célèbres, tels que Celse, Porphyre, Julien l'apostat. Et vous verrez que l'authenticité des quatre évangiles est proclamée non-seulement par les chrétiens des premiers temps, mais encore par ceux des siècles suivants et par les païens les plus célèbres. Ainsi saint Clément et Saint Ignace martyr, disciples de saint Pierre, saint Polycarpe, disciple de saint Jean, saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, saint Justin et tant d'autres, font appel aux Évangiles pour appuyer leurs prédications et leurs controverses avec les gentils. Voici un fait rapporté par Tertullien qui prouve surtout contre M. Renan

combien l'Église primitive était attentive à veiller sur la révélation contenue dans les Évangiles et les autres livres sacrés. Un prêtre avait commis la pieuse fraude de supposer des écrits sous le nom de l'apôtre saint Paul. Or ce prêtre fut condamné par l'Église et dégradé du sacerdoce. (TERTULL., *de Bapt.*, c. XVII.) Il est donc évident, pour quiconque veut raisonner, que les évangiles sont authentiques et qu'ils ne peuvent contenir autre chose que la vérité révélée. Car il est impossible que l'Église, qui était si sévère envers les imposteurs, ait pu nous transmettre des livres apocryphes ou simplement altérés sous le nom de Nouveau Testament.

Origène rapporte, pour les réfuter, les objections que faisaient Celse et Porphyre. Or l'on voit que ces deux philosophes païens reconnaissaient l'authenticité des Évangiles. Bien plus, Julien l'apostat reconnaît lui-même cette authenticité dans certains passages de ses œuvres, cités par saint Cyrille d'Alexandrie. Il parle principalement de Luc, Matthieu, Marc, Jean et Paul. Il admet pleinement l'authenticité de leurs écrits et ne suppose nullement qu'ils aient été altérés. On sait que ce fameux empereur avait défendu aux chrétiens d'apprendre les belles-lettres pour les avilir aux yeux des sophistes frivoles de la Grèce et de l'Orient. Or il dit entre autres

choses : « C'est assez pour les Galiléens que d'expliquer dans leurs assemblées Luc et Matthieu..... »

Nous dirons aussi à nos lecteurs : « Consultez les travaux les plus sérieux de critique moderne faits par les chrétiens. Lisez la *Perpétuité de la foi* par Nicole, la Bible de Vence, dom Calmet, Cornélius à Lapede, la Luzerne, Bergier, Bulet et bien d'autres; lisez l'intéressant récit de monseigneur Mislin dans son *Voyage à Jérusalem en 1848*, lisez surtout Duvoisin, *Autorité des livres du Nouveau Testament*. Ces critiques-là discutent et raisonnent, ils ne font pas des tableaux de fantaisie, comme M. Renan. Écoutez Duvoisin, par exemple, nous dire : « Chose étrange! les incrédules modernes osent contester un fait dont les apostats et les philosophes du quatrième siècle étaient obligés de convenir. Ont-ils donc recouvré quelque ancien titre inconnu à l'empereur Julien? Peuvent-ils se flatter de connaître mieux que lui les monuments de l'histoire ecclésiastique? Non, sans doute; mais, nous le disons à regret, dans la manière dont Julien combattait le christianisme, on entrevoit encore un reste de pudeur et de bonne foi qu'on chercherait en vain dans les écrits de nos philosophes. »

CHAPITRE V

Du miracle. — Sa définition. — Sa possibilité. — Témoignage de Rousseau. — Aveuglement de M. Renan sur cette question. — Ses ridicules exigences. — Manière amusante d'envisager la commission de chimistes et d'habiles critiques proposée par M. Renan pour l'examen des faits miraculeux. — Le spiritisme et M. Renan. — Les personnes du peuple et les gens du monde ne sont, aux yeux de l'habile critique, qu'une immense troupe de dupes, d'imbéciles. — Si les vrais savants sont impies ou croyants. — Déconfiture de M. Renan au collège de France. — A-t-il voulu se venger en publiant la vie de Jésus ? — Les Jésuites sont-ils pour quelque chose dans cette déconfiture ? — Ce que voulaient les étudiants du quartier latin en sifflant le héros de la critique moderne.

Le miracle n'est autre chose qu'une dérogation aux lois ordinaires de la nature. Or Dieu, qui a établi ces lois, peut y déroger à son gré, soit directement par lui-même, soit indirectement par le ministère d'un envoyé chargé de sa puissance. Dirait-on que Dieu, étant immuable, ne peut pas déroger à ces lois ? Mais cette objection est sans valeur ; car tout est présent pour Dieu, il n'y a ni passé ni avenir pour ce grand être. Or Dieu, en établissant les lois de la nature, a pu parfaitement décréter que, dans telle ou telle circonstance présente à son immense pensée, il suspendrait le cours de quelques-unes de

ces lois pour manifester sa puissance aux hommes oublieux de ses bienfaits. Du reste, Dieu qui a établi les lois qui régissent le monde l'a fait librement et dans une complète indépendance, il n'a donc pu enchaîner sa volonté par un acte aussi libre, aussi spontané. Il est donc permis à ce législateur suprême des mondes, plus encore qu'à tout autre législateur, de déroger à ses propres lois et de les suspendre, quand le bien de ses subordonnés l'exige, c'est-à-dire quand bon lui semble; car lui seul peut juger sainement de ce qui convient ou ne convient pas à ses créatures.

Rousseau lui-même, entraîné par l'évidence, est forcé de reconnaître à Dieu ce droit et ce pouvoir. Il s'exprime ainsi dans sa troisième lettre de la Montagne : « Dieu peut-il faire des miracles? C'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, serait impie, si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer; mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu puisse faire des miracles (1)? »

Cet homme s'est rencontré. C'est M. Renan. Cependant nous ne demandons pas qu'il soit enfermé

(1) Rousseau raisonne bien, quand les passions et les préjugés ne viennent pas se placer entre la vérité et son intelligence.

quelque part, nous sommes plus indulgents que le philosophe de Genève, et nous voulons pratiquer la charité, même envers les sophistes qui osent avancer des propositions absurdes ou impies. Voici, du reste, ce que dit M. Renan : « Ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire (1). » Ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie ; le rusé sophiste veut insinuer par ce premier membre de phrase qu'il peut nier le miracle au nom d'une certaine philosophie, c'est là une tournure de rhétorique qui veut faire entendre le contraire de ce qui est dit. Peut-être même que M. Renan a lu la lettre de Rousseau que nous venons de citer, et alors, pour échapper à l'argumentation si serrée du citoyen de Genève, il s'enfuit par la porte de l'histoire, et vient dire à son siècle avec un aplomb de juge infaillible : « C'est au nom d'une constante expérience que nous bannissons le miracle de l'histoire. » En réalité M. Renan nie le miracle, c'est-à-dire que d'après Rousseau il avance une proposition impie ou absurde. Examinons toutefois avec soin les raisons que nous donne cet oracle infaillible de l'histoire et de l'expérience pour appuyer sa proposition.

(1) Introduction, p. 51.

« Aucun miracle, nous dit-il, ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Ni les personnes du peuple ni les gens du monde ne sont compétents pour cela (1). » Et que dit-on de cette dernière affirmation ? Que l'on vienne se plaindre maintenant de l'action de l'Église qui ne revendique l'infailibilité qu'en matière de révélation, et qui déclare même que les gens du peuple et les personnes du monde ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et une raison pour juger ? Oui, l'Église reconnaît aux personnes du peuple et aux gens du monde ces facultés, puisqu'elle les regarde comme des témoins sûrs d'un fait historique, d'un miracle, par exemple. Mais l'infailibilité de M. Renan s'étend bien plus loin que celle de l'Église. Ce grand homme d'un seul trait de plume exclut les personnes du peuple et les gens du monde du catalogue des hommes sensés, et il ravit ainsi la faculté de juger à l'immense majorité du genre humain. En vérité je n'eusse jamais cru que M. Renan fût doué d'une si grande puissance !... Encore un coup de plume, encore un livre aussi intéressant que celui-ci, et M. Renan se trouvera assurément le seul homme raisonnable, le seul juge du monde !!

(1) Introduction, p. 50.

Poursuivons ce délicieux examen pour la plus grande gloire de M. Renan. Le sophiste a l'habitude de répéter souvent, très-souvent, une pensée ou un doute qu'il veut inculquer à l'esprit de ses lecteurs crédules. C'est ainsi qu'il vient nous dire encore : « Nous ne disons pas : le miracle est impossible. » Nous savons déjà ce qu'il faut penser de cette tournure de rhétorique qui dit beaucoup plus qu'on ne le croit de prime abord. Après cette précaution oratoire, le sophiste revient à l'affirmation que nous avons déjà signalée deux fois. Il dit donc cet oracle de l'histoire : « Nous disons : il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. »

Et que faut-il pour constater un miracle ? Le voici, écoutez l'illustre critique, le grand juge de Dieu et des hommes qui a nom Renan. « Que demain, dit-il, un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté ; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort, que ferait-on ? Une commission, composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. »

Nous y voilà enfin ! une commission sera nommée pour juger Dieu qui a la simplicité de se mêler des affaires de ce bas monde et de troubler quel-

quefois le sommeil de l'impie. Des physiologistes, qui définissent l'homme, comme l'athée Littré, un *animal mammifère*, supérieur parfois à l'orang-outang ; des physiciens, qui ne voient rien au delà de leur cornue ; des chimistes, qui mettent tout leur esprit dans l'analyse d'un sel ou la recherche d'un nouveau corps simple ; des personnes enfin exercées, comme M. Renan, à la critique historique, viendront dire à ce Dieu si simple : « Pourquoi vous mêlez-vous de nos affaires ? Nous en savons plus que vous, nous connaissons aujourd'hui tous les secrets de la nature. Vous ne pouvez rien nous apprendre. Du reste, nous vous le disons franchement, nous n'avons pas le temps de nous occuper de vous. Vous m'empêchez, s'écrie le physiologiste, de mettre la dernière main à un livre qui va faire une révolution dans la science, et qui prouvera par $a + b$ que l'homme n'est qu'un animal supérieur à l'orang-outang dans certaines régions privilégiées de la nature ! Vous m'avez forcé d'interrompre, s'écrie à son tour le physicien, vous m'avez forcé d'interrompre une opération importante, et je laisse ma cornue dans un état affreux à mon départ ! Et moi donc, s'écrie le chimiste mécontent, n'ai-je pas plus que vous sujet de me plaindre ? Je refaisais pour la dixième fois un mémoire

que je dois présenter à l'Institut, et de l'approbation duquel dépendent ma gloire et mon avenir ! Et, si je venais à mourir, avant que j'eusse lu ce mémoire devant ces hauts messieurs de la science, mon nom ne serait jamais connu, et j'aurais perdu mon temps !... Et moi, dit alors le critique Renan quelque peu offensé des plaintes trop personnelles de ses amis, vous me comptez donc pour rien ? Cependant je travaille depuis bien longtemps à tourner l'histoire à l'envers, je contourne habilement les textes, je bourre mes écrits de citations que j'emprunte au premier bouquin qui me tombe sous la main, pourvu qu'il soit l'œuvre d'un athée, j'insère quelquefois des citations que je découvre par l'intuition rapide de mon esprit, je parle sans cesse des langues anciennes et modernes à des gens qui se croient fort habiles, mais qui ne connaissent même pas bien le français. Ils m'applaudissent, et je souris de bienveillance et quelquefois avec malice. Je suis prêt à lancer dans le public un nouveau volume qui va ravir d'admiration tous les Chauvins décorés de la littérature. C'est un livre contre les Pères apostoliques, sur les origines du christianisme : je prouve à ces illustres confesseurs de la foi que je sais mieux qu'eux-mêmes ce qui se passait dans leur temps. Je vous avoue ici en secret que je ne crois pas un mot

de ce que j'avance. Mais les temps sont difficiles pour un littérateur ; s'il ne dit que la vérité, il s'expose à mourir de faim ou à vivre sans gloire. Il faut donc s'attaquer bravement à Dieu, au Christ et à l'Église, si l'on veut remplir son coffre-fort et trouver une bonne place dans l'estime des Chauvins de notre siècle de lumière. Vous comprenez qu'il faut que je mette au plus tôt la dernière main à une œuvre si importante.

Finissons-en avec ces miracles qui nous font perdre un temps si précieux ; du reste, vous conviendrez avec moi que notre commission s'est parfaitement acquittée de sa tâche. A merveille ! s'écrient les amis de l'illustre critique..... et les voilà repartis. M. Renan est chargé de faire le rapport de la commission, et il déclare avec son infailibilité ordinaire qu'il est impossible de constater le miracle.

Nous savons qu'il y a des commissions qui s'acquittent ainsi de leur tâche. Il ne faut pas cependant que le désir de dévoiler au public une grande vérité nous fasse accuser par M. Renan de travestir sa pensée. Prenons donc au sérieux l'illustre critique et citons encore ses propres paroles relatives à ladite commission : « Cette commission, dit-il, choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est

bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système des précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute (1). » Si la résurrection s'opère dans de telles conditions, M. Renan sera enfin pleinement convaincu, ou bien il faut que les physiologistes, les chimistes et les physiciens renoncent eux-mêmes à convaincre le héros de la critique moderne. Mais ce grand homme est placé dans une région trop élevée pour qu'une expérience si concluante puisse l'atteindre. Écoutez plutôt l'oracle parler : « Si, dans de telles conditions, dit-il, la résurrection s'opérait, une *probabilité* presque égale à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première c'est qu'il arrive dans ce monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui

(1) Introduction, p. 52.

ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là?... » Tout ce verbiage prouve au moins deux choses bien clairement : la première, c'est que M. Renan ne voit dans le miracle qu'une expérience de chimie ou une opération chirurgicale; un miracle qui se produirait ainsi d'après des lois constantes et régulières, ou bien au gré d'un incrédule, d'un athée, d'un homme désœuvré, ne serait plus un miracle ou une dérogation volontaire de Dieu aux lois de la nature, ce serait l'œuvre d'un amusant prestidigitateur, un fait naturel qui n'aurait rien de surprenant que pour les simples ; il ne prouverait nullement l'intervention divine. On entendrait alors le petit groupe d'athées qui composent la cour de M. Renan se prévaloir de leur toute-puissance, et déclarer, après avoir ainsi réglementé le miracle, que ces sortes d'œuvres sont désormais soumises à l'influence de la physique, de la chimie, de la physiologie, et qu'elles rentrent entièrement dans l'ordre des faits naturels. Ainsi premièrement M. Renan ignore même ce que c'est que le miracle qu'il s'est donné la tâche de combattre.

La seconde vérité qui ressort clairement du verbiage de l'illustre critique, c'est que M. Renan arrive après bien des circonvolutions à nier radicalement la possibilité pratique du miracle. Car il a

d'abord refusé aux personnes du peuple et aux gens du monde des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une raison pour juger des faits historiques, tels que le miracle, et, pour tout dire en un mot, il a proclamé gravement l'incompétence en matière de miracle de cette immense partie du genre humain. Quand il a fait appel ensuite au petit groupe d'athées qui composent sa cour, nous avons cru qu'il allait se rendre au moins à l'évidence, si quelque thaumaturge acceptait son défi et agréait sa commission ; mais pas le moins du monde ! L'habile sophiste, qui se défie des spirites, pare ce nouveau coup de la manière qu'on sait. Il impose des conditions si multiples, si onéreuses, si humiliantes au pauvre thaumaturge, qu'aucun ne voudrait se charger de convaincre M. Renan à ce prix, fût-il un spirite des plus enthousiastes. En niant de la sorte la possibilité pratique du miracle, l'habile critique ramène naturellement l'esprit de son lecteur vers l'impossibilité théorique des faits surnaturels qu'il n'a pas osé proclamer nettement, même au nom d'une certaine philosophie, chère à son cœur. Ainsi M. Renan tombe en définitive sous l'anathème d'un autre sophiste, de Rousseau, qui fut, lui, un grand écrivain. Nous le répétons néanmoins, nous ne demandons pas, comme l'eût fait le citoyen de Genève, qu'on enferme

M. Renan pour le punir de soutenir une doctrine impie et absurde. Nous ne voulons pas la mort du pécheur, mais sa conversion. Nous avouons toutefois que c'est lui faire trop d'honneur que de le réfuter.

M. Renan aborde avec une certaine répugnance la question du spiritisme, il y met des précautions, il ne s'avance vers ce terrain brûlant qu'après avoir solennellement déclaré que les gens du monde et les personnes du peuple n'ont aucune compétence pour juger des miracles. Il sent que sa théorie impie et matérialiste peut s'évanouir tout à coup sous le souffle de cette immense manifestation surhumaine qui se produit depuis quelques années dans les deux mondes, sous toutes les latitudes, parmi toutes les classes de la société. Il commence donc par ranger toutes les personnes du peuple et tous les gens du monde dans la catégorie des imbéciles, et il poursuit de la sorte. « De nos jours, n'a-t-on pas vu *presque tous les gens* du monde dupes de grossiers prestiges ou de puérides illusions (1) ? » M. Renan n'est pas assurément un aimable savant, et je doute qu'il soit bien accueilli dans le monde après une telle déclaration. Mais ce grand homme ne ferait-il pas mieux d'aborder franchement la question, de s'instruire par lui-même des faits qu'il nie contre l'as-

(1) Introduction, p. 50.

sertion de l'immense majorité du genre humain ? Ne ferait-il pas mieux d'étudier à fond cette question d'histoire contemporaine que de la résoudre par un décret de son infailibilité personnelle ? Puisqu'il nie ainsi le présent, que n'a-t-il pas dû dire d'étrange sur le passé ?... C'est alors qu'il a dû se donner libre carrière et raconter, d'après ses rêves de sophiste, les grandes choses qui furent accomplies dans l'ancien monde par Dieu et les hommes ! Il est vrai que, si M. Renan refuse de sonder lui-même le terrain brûlant du spiritisme, il fait appel à la *Gazette des Tribunaux*. Mais ignore-t-il qu'on abuse de tout ici-bas ? Ignore-t-il que les spirites peuvent tomber sous les coups de la loi civile, s'ils abusent de leur art diabolique pour faire du mal à leurs semblables ou pour troubler l'ordre de la société ? Et qui ne se trompe pas quelquefois ? M. Renan lui-même, quelque infailible qu'il paraisse à ses naïfs admirateurs, peut se tromper, et nous croyons qu'il se trompe souvent. Mais de ce qu'il se trompe souvent, bien souvent, nous nous garderons bien de conclure qu'il se trompe toujours. Nous avons donc le droit de lui dire : « De ce que les spirites se sont trompés quelquefois, pourquoi voulez-vous qu'ils se trompent toujours ? Pourquoi voulez-vous surtout ne voir dans les personnes du peuple et les gens du

monde qu'une immense troupe d'imbéciles? Avouez, Monsieur, que l'Église, que vous combattez, n'a jamais prétendu à une si étrange infaillibilité.

M. Renan a l'air de croire ou de laisser croire que la question du spiritisme est assoupie, oubliée, reléguée parmi les fables. Mais il n'en est rien ; malgré les grandes questions qui planent aujourd'hui sur le monde, et qui préoccupent les plus profonds politiques, le spiritisme ne s'endort pas, il se glisse partout, même dans l'Institut. Est-ce que M. Renan ignore qu'un des membres les plus distingués de l'Institut regarde le spiritisme comme un fait surhumain? Nous pourrions, au besoin, lui citer certaines lettres que ce célèbre savant a écrites sur les esprits. Bien plus, la médecine s'en préoccupe sérieusement. Que va donc dire M. Littré, l'illustre athée, si cher à Renan? Oui, nous savons que, chaque semaine, un certain nombre de médecins se réunissent dans une des rues les plus connues de la capitale pour traiter les questions du spiritisme. Nous savons encore que dans une grande administration, dirigée par une puissante compagnie, le spiritisme a mis la justice sur les traces d'une malversation. Il est vrai que le coupable a été dévoilé, sans que les tribunaux aient été instruits des moyens employés pour obtenir cette révélation. Un monsieur, très-haut

placé dans l'administration civile, vient me trouver, il y a à peine trois ou quatre mois, et me dit qu'il a été converti par les spirites. Bien longtemps il avait traité de fables les miracles du Christianisme et les faits surhumains du spiritisme. Il ne croyait alors, comme MM. Renan, Littré et compagnie, qu'aux choses tangibles de ce bas monde. Il se figurait que ces athées avaient raison contre tous, et prenait pour le suprême degré de certitude leurs déclarations si tranchantes et si dogmatiques. Il dédaignait, selon le conseil de ces hauts messieurs, d'étudier lui-même la question. « Mais enfin, ajouta-t-il, j'ai douté de l'infailibilité des matérialistes, j'ai voulu examiner moi-même la question, je l'ai étudiée avec le plus grand soin, avec les précautions les plus minutieuses pour échapper à une surprise du charlatanisme, et mes illusions d'incrédule ont disparu, et je crois aujourd'hui de toute la force de mon âme au monde des esprits. Je vois maintenant que l'enseignement catholique est profondément vrai ; je veux me confesser. » Voilà un disciple de MM. Littré et Renan, qui a pris la chose au sérieux. J'en ai bien rencontré plusieurs autres qui ont été arrachés de la même manière à l'ignoble matérialisme. Et qui sait si je ne verrai pas un jour MM. Littré et Renan recourir à mon sacré ministère avec la même

franchise que ce haut monsieur de l'administration civile, qui fut longtemps leur disciple et qui raisonna enfin beaucoup mieux que ses maîtres? Rien n'est impossible à Dieu, pas même la conversion de MM. Littré et Renan. Je leur déclare d'avance qu'ils seront les bienvenus, si Dieu les pousse jamais à ce grand acte de repentir.

Je pourrais signaler bien d'autres réunions qui s'occupent dans cette immense capitale de la question du spiritisme. Mais cela suffit pour prouver que M. Renan est bien isolé avec son petit groupe d'athées qui préfèrent traiter tout le monde d'imbécile plutôt que d'étudier la question. Le surhumain devient de plus en plus contagieux, il a pénétré dans l'Institut et dans les réunions de médecins. C'est plus que suffisant pour la démonstration de notre thèse.

Un mot maintenant sur le spiritisme en lui-même. Moïse, sur l'ordre de Dieu, édicta des peines très-sévères contre ceux qui invoqueraient les âmes des morts. Cela prouve que le spiritisme est aussi ancien que le monde; cela prouve aussi que la religion l'a toujours proscrit comme une pratique superstitieuse ou diabolique. Passons d'un seul coup de Moïse à Tertullien, sans jeter un regard sur le succès des Égyptiens et des Chaldéens dans l'art de la divina-

tion. L'illustre Tertullien nous dit que les chrétiens n'avaient qu'à invoquer le nom de Jésus, qu'à faire un signe de croix pour faire taire les sibylles et détruire les enchantements païens. Il dit encore quelque part aux fidèles : *Abstinete vos à tabulis moventibus* : « abstenez-vous des tables tournantes. » Et de Tertullien passons au siècle de Voltaire, sans nous occuper des astrologues ni des sorciers du moyen âge qui offriraient cependant une intéressante étude à un esprit sérieux, sincère et investigateur.

Au temps du roi Voltaire parut un fameux interprète de l'enfer. Il avait nom Cagliostro. La coterie philosophique, qui avait déjà épuisé tous ses traits contre le catholicisme, applaudit le célèbre envoyé de Satan. Elle voulut opposer ses prodiges aux miracles du Christianisme, elle assura même que Cagliostro était homme à ressusciter des morts. C'est ainsi que les prédécesseurs de MM. Littré et Renan proclamaient la puissance des esprits pour le besoin de leur cause. Cependant Dieu, qui est toujours le maître de la vie et de la mort, ne permit pas à M. Cagliostro de tirer les morts du tombeau, il laissa Satan opérer par ses mains une foule de choses prodigieuses, mais il mit une borne à ses hardiesses pour ne point donner raison à la secte philosophique.

De Voltaire et de Cagliostro passons à la période contemporaine. Et que voyons-nous dans les deux mondes? Un immense mouvement opéré par les esprits dans tous les rangs de la société, l'antique guerre entre Dieu et Satan renouvelée à la barbe même de MM. Littré et Renan qui ferment les yeux pour ne point voir, et traitent gravement tout le monde d'imbécile. En Amérique Satan pousse les choses à ses dernières limites, il organise ses congrégations de spirites, et les fait prêcher contre l'Église catholique, la propriété et la société chrétienne. Les évêques sont obligés de sévir contre la nouvelle secte, et de défendre sévèrement aux fidèles de participer aux réunions infernales qui prétendent changer la face du monde. Dans la vieille Europe Satan a trouvé aussi d'innombrables adeptes, il tient des réunions fréquentes dans plusieurs quartiers de Paris, et parvient à se faire écouter même des médecins, même des membres de l'Institut. Nous avons étudié très-sérieusement cette question du spiritisme, soit dans l'enseignement théologique, soit dans les faits innombrables qui se sont produits autour de nous, soit dans les livres qui en parlent *ex professo* (1). Nous sommes arrivé à ces deux con-

(1) Le livre *Des Esprits*, par le marquis de Mirville, un petit traité du P. Matignon sur la même question, et autres opuscules.

clusions pratiques : 1° Bien que le spiritisme soit exploité quelquefois par le charlatanisme qui se glisse partout, même dans la critique historique, il est impossible néanmoins de mettre en doute son existence et de ne pas reconnaître comme incontestables une foule de faits surhumains qu'il produit tous les jours.

2° Il n'est pas moins évident, pour quiconque veut réfléchir et tout examiner avec impartialité, que le spiritisme tend à ruiner peu à peu la religion chrétienne dans les âmes. Ce n'est donc là qu'une machination infernale contre la foi chrétienne. En effet il répugne d'un côté à la raison que Dieu permette à tout individu de commander aux saints à son gré et selon ses caprices. Les spirites sont donc victimes d'une illusion, quand ils croient naïvement à la parole de l'esprit qui se donne pour tel ou tel saint ou pour un défunt quelconque. L'expérience prouve, d'un autre côté, que les esprits les plus doux, les plus saints en apparence, même ceux qui envoient leurs adeptes se confesser et communier, finissent par dépouiller peu à peu la robe d'ange de lumière, et par détruire une à une les bonnes impressions qu'ils avaient produites dans l'âme de leurs serviteurs trop crédules. Ils vont progressivement jusqu'à effacer

toute trace de Christianisme dans ces âmes, jusqu'à leur faire abhorrer ce qu'elles adoraient d'abord.

Ce qui se passe en Amérique prouve clairement mes assertions. Ce qui se passe à Paris les prouve encore ; j'en appelle à un programme qui fut publié, il y aura bientôt quatre ans, par le pontife des spirites parisiens. Il est donc évident pour tout chrétien instruit et raisonnable que le spiritisme n'est qu'une immense manifestation diabolique. Satan fait encore mieux ses affaires avec les spirites qu'avec MM. Renan et Littré. Je ne vois donc pas pourquoi ces hauts messieurs repousseraient le spiritisme avec tant de dédain. C'est leur meilleur auxiliaire. Bien plus, s'ils tendaient une main fraternelle à ce noble compagnon, ils cesseraient de faire une si grande brèche à la logique ou de traiter tout le monde de dupe, d'imbécile, puis ils s'avanceraient ensemble vers la nuit éternelle sous l'égide du puissant monarque de l'abîme. Le voyage serait moins rempli d'ennuis. Puisse plutôt M. Renan revenir à la foi de sa mère qu'il se glorifie, avec un calme plus apparent que réel, d'avoir abjurée pour toujours !

Nous croyons que M. Renan a tort d'enrôler sous son drapeau les physiciens, les chimistes, les physiologistes et, en général, tous ceux qui s'appli-

quent spécialement à l'étude des lois de la nature. Personne ne rend plus d'hommage que nous au progrès des sciences dans les temps modernes, aux efforts héroïques de ces hommes que les veilles consomment et qui se sacrifient noblement pour le bonheur de l'humanité, à ces génies de la spéculation qui s'élèvent si haut dans la recherche des principes, et qui jettent ensuite à l'ouvrier intelligent les formules qu'ils ont découvertes, pour reprendre tranquillement leur vol vers les régions les plus élevées de la pensée. Quelle noble et admirable mission que celle-là! Et qu'ils sont immenses les résultats de ces sublimes calculs! Le monde subitement transformé dans ses relations commerciales et politiques par l'électricité et la vapeur, les races les plus diverses se mêlant tout à coup et se confondant dans un va-et-vient perpétuel, les mers les plus distantes les unes des autres étonnées de se voir réunies! Les peuples les plus sauvages ou les plus corrompus forcés de s'humaniser et de se mettre en harmonie avec ceux qui leur apportent la vie matérielle et la vie de l'intelligence par tant de moyens rapides de locomotion! Quel spectacle grandiose! quel immense déploiement de vie dans l'univers entier! quelles merveilles annonçant des merveilles plus étonnantes

•

encore!!! Et dire que tout cela sort du travail solitaire de quelques intelligences d'élite qui s'élèvent bien haut dans des considérations spéculatives que le vulgaire ne peut suivre! Voilà peut-être ce qu'il y a de plus étonnant encore. Aussi nous le disons franchement, nous admirons la science et les savants, nous aimons les vrais savants qui s'isolent des petites passions de ce bas monde pour explorer les hautes régions des mathématiques et des sciences physiques et naturelles. Ces savants travaillent avec une constance inébranlable à procurer le bonheur de l'humanité. Et ils comprennent le christianisme et le prêtre qui travaillent au même but en se plaçant dans une sphère d'idées plus pures et plus élevées encore. Ces savants-là ne sont jamais des impies. Depuis Bacon jusqu'à MM. Cauchy et Ampère, tous les savants d'élite ont été des croyants, à quelques rares exceptions près qu'il faut attribuer à l'entraînement des passions politiques ou à quelques vices secrets de la nature. Il me semble encore voir M. Cauchy se promenant, un an avant sa mort, dans les allées du Luxembourg, tandis qu'une troupe nombreuse de soldats rangée sous les armes se livrait aux exercices de l'art militaire. Ni le bruit des baïonnettes, ni le cliquetis des armes, ni le son des tambours, ni les

plus joyeuses fanfares ne purent troubler la méditation sublime du savant. On eût pris en ce moment l'illustre mathématicien pour un solitaire de la Thébaïde égaré, sans le savoir, au milieu d'un champ de bataille. Il m'inspira un profond respect, j'allais dire une profonde vénération.

Voilà les savants qui édifient, qui construisent avec tant de rapidité le monde moderne. Je les admire franchement, mais je dédaigne avec la même franchise ces médiocres chiffreurs, ces expérimentateurs enfumés qui ne voient rien au delà de leur laboratoire, ces compilateurs incolores qui ne savent que renfermer des impiétés dans des bouquins illisibles, ces bavards enfin qui prétendent au titre de savants, et que j'ai entendus tourner en ridicule la foi au christianisme de ce géant de la science qui porta le nom de Tycho-Brahé. Oui, ces bavards-là m'inspirèrent un profond mépris, quoiqu'ils fussent décorés. Et bien, que je ne sois pas un savant, je vis clairement qu'ils déraisonnaient dans les explications qu'ils donnèrent sur la comète Donati. Nous abandonnons volontiers cette catégorie de savants à M. Renan. Au lieu de construire, ils travaillent sans cesse à détruire comme l'illustre critique.....

On m'a dit, mais je n'ose le croire, on m'a dit

que la *Vie de Jésus* est une vengeance. M. Renan aurait voulu se venger, par cette production incohérente, de la jeunesse chrétienne qui contribua si puissamment, l'an dernier, à sa chute au Collège de France. On m'a dit encore que M. Renan voyait la main des jésuites derrière cette manifestation des écoles. Les étudiants qui m'ont parlé de ce dernier bruit se sont empressés d'ajouter qu'ils avaient sifflé bravement, mais très-librement, sans être contraints par les jésuites ni par d'autres personnes. Est-ce que M. Renan verrait par hasard des jésuites partout? je croyais qu'il ne voyait dans le monde que des simples, des naïfs, de bonnes âmes. Je ne sais si M. Renan voit plus clairement dans les hommes que dans l'histoire, mais ce que je puis assurer, c'est que les bons religieux de la Société de Jésus ont bien des choses plus importantes à faire que de s'occuper de ce qui peut plaire ou non à un sophiste.

Que M. Renan n'accuse que lui-même pour expliquer cette pénible déconfiture. Nous allons l'aider par charité dans ce travail de réflexion personnelle. Il n'a pas compris cette brillante jeunesse du quartier latin venue de tous les points de la France, de l'Europe et du monde. Il se figure que cette jeunesse a le sens perverti, et c'est là une

erreur profonde dans laquelle tombe l'illustre critique. La jeunesse du quartier latin a plus de goût, plus de bon sens que ne le pense M. Renan. J'ai entendu plusieurs étudiants, le jour même de la fameuse déconfiture, faire la critique du discours sifflé, avec un tact, une finesse, un à-propos admirables. Je compris aussitôt que les sophistes, que les hommes à double face n'avaient pas de prise sur le quartier latin. Oui, que M. Renan comprenne enfin qu'il s'est trompé en croyant s'adresser à des gens entièrement perdus de cœur et d'esprit, qui n'attendaient plus que la dernière pâture du sophisme antichrétien pour applaudir à faire crouler les salles du Collège de France. Oui, la jeunesse française est encore chrétienne, et vous ne l'avez pas compris. Elle aime la franchise, et cela fait sa gloire aux yeux du monde entier. Pourquoi donc êtes-vous allé lui parler le langage apprêté du sophiste, et livrer au ridicule la foi de ses pères!

CHAPITRE VI

Le miracle peut être certainement connu. — Conduite sévère de l'Église dans l'examen des faits miraculeux. — Certitude des miracles de l'Évangile. — Preuves incontestables de la résurrection de Jésus. — Étrange miracle imaginé par M. Renan.

Le miracle, avons-nous dit, est une dérogation aux lois ordinaires de la nature. Or, on peut connaître clairement et sans crainte de se tromper si dans tel ou tel cas il a été dérogé aux lois de la nature, pourvu que l'on connaisse bien les effets ordinaires de ces lois. Ainsi il est évident pour quiconque jouit de sa raison, pour les personnes du peuple et pour les gens du monde aussi bien que pour les savants, que les maladies les plus opiniâtres ne peuvent disparaître tout à coup sur une simple parole ou sur le simple désir d'un homme, quelque habile qu'on le suppose dans la science médicale; il n'est pas moins évident que tout le talent des médecins du monde ne peut ressusciter un mort. Si cependant on voit les maladies les plus opiniâtres disparaître subitement, et les morts ressusciter tout à coup à la voix d'un homme ou

sur le simple désir de sa volonté, les personnes du peuple et les gens du monde pourront affirmer aussi bien que les savants qu'il y a là une dérogation aux lois ordinaires de la nature, c'est-à-dire un miracle. Le miracle peut donc être certainement connu. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement ou faire preuve d'une insigne mauvaise foi pour oser soutenir le contraire.

Un mot maintenant sur la conduite que l'Église a toujours suivie dans l'appréciation des faits miraculeux. Le divin Sauveur, comme nous le voyons dans l'Évangile, avait l'habitude d'en appeler souvent à ses œuvres pour appuyer sa doctrine, et établir sa mission extraordinaire. Si vous ne voulez pas croire à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres, disait-il aux Juifs les plus acharnés à le combattre. Puis il déclarait à ses disciples, qui étaient fiers d'avoir opéré quelques miracles en son nom, que le temps viendrait bientôt où ils feraient des œuvres bien plus étonnantes que celles de leur maître. Or, comme les hommes sont naturellement envieux de tout ce qui donne honneur et puissance, on dut voir immédiatement des charlatans sérieux ambitionner le pouvoir de faire des miracles, de même que l'on voit de nos jours de graves sophistes prétendre à l'infaillibilité en matière de critique.

De là une attention constante et énergique de la part de l'Église et des vrais thaumaturges pour empêcher l'erreur d'usurper le domaine de la vérité. C'est ainsi que nous voyons saint Pierre, saisi d'une sainte indignation, faire tomber à ses pieds Simon le Magicien qui s'élevait dans les airs par le moyen de son art diabolique, et qui aurait pu si facilement égarer les fidèles avec son étrange spiritisme. C'est ainsi que le même apôtre répond à ce fameux magicien, qui voulait lui acheter le pouvoir d'imposer les mains et de communiquer le don des langues et des miracles : « Que ton argent devienne la cause de ta ruine!!! » De là le nom de simoniaques qui sert à stigmatiser les misérables qui osent trafiquer des choses saintes, mais qui rappelle en même temps un fait primitif, et qui nous fait voir surtout combien le chef de l'Église était attentif à repousser tout ce qui voulait contrefaire le vrai miracle. Les autres apôtres imitaient leur chef dans cette sévère critique exercée sur les miracles, comme aujourd'hui les évêques de tout l'univers imitent le souverain pontife dans l'appréciation des mêmes faits. C'est ainsi que nous voyons saint Paul frapper de cécité le magicien Barjésu qui l'empêchait par ses prodiges diaboliques de convertir le proconsul Paulus. Oui, de

même que l'Église gardait avec un soin extrême les livres divins du Nouveau et de l'Ancien Testament pour empêcher qu'on les altérât ou qu'on les confondît avec les livres apocryphes, de même elle punissait avec une grande sévérité l'imposteur qui, comme Simon le Magicien, osait s'arroger le pouvoir de faire des miracles.

Nous avons vu déjà la punition terrible qu'on infligea au prêtre qui avait voulu satisfaire une piété ridicule en livrant au public un écrit apocryphe sous le nom de l'apôtre saint Paul. Le grave Tertullien, qui rapporte ce fait, nous dit aussi avec quel soin on repoussait les impostures du démon qui essayait de combattre les miracles par les prodiges de ses adeptes. Cette critique vigilante et sévère exercée sur les faits miraculeux a-t-elle cessé de nos jours, et l'Église a-t-elle abandonné à cet égard sa vieille prudence ? Pas le moins du monde. Je voudrais que M. Renan parcourût, pour son édification personnelle, les dossiers volumineux qui servent encore de base à la canonisation des saints. Il verrait que Rome n'avance qu'avec lenteur et prudence vers la solution d'une affaire qui paraît si futile à un incrédule. Il verrait que les cardinaux, qui sont spécialement chargés d'examiner la sainteté de tel ou tel chrétien, sont

des hommes plus fins et moins faciles encore que les chimistes, les physiciens, les physiologistes ou les habiles critiques de sa fameuse commission. Il verrait enfin, l'illustre critique, que ces cardinaux discutent les faits miraculeux avec une prudence admirable et avec une entière indépendance, ayant soin de n'admettre dans l'acte de béatification ou de canonisation que ceux qui sont rigoureusement prouvés et tout à fait inattaquables. M. Renan comprendrait alors qu'il n'est pas le seul à avoir de l'esprit sur la terre, et il cesserait peut-être de traiter de simples des gens qui sont un peu plus consciencieux que lui dans leur critique.

Cette controverse est déjà bien longue, mais elle met à nu la fausseté des assertions du sophiste académicien. Elle met de plus en lumière ces deux grandes vérités : la première, c'est qu'il n'y a pas au monde de livre plus authentique que l'Évangile, plus intégralement conservé, plus énergiquement défendu par toutes les générations chrétiennes, qui le regardent depuis plus de 1800 ans comme divin, comme sacré et digne de tout respect ; la seconde, c'est qu'on ne peut pas mettre plus de précautions que n'en met l'Église dans l'appréciation des faits miraculeux. C'est pourquoi, lorsque l'Église nous dit avec saint Grégoire le Grand

que l'Écriture sainte est une lettre de Dieu à sa créature, que ce livre est vraiment divin et ne peut renfermer des faits inventés ni des légendes ou miracles imaginés par des esprits malades, il serait absurde de ne pas s'incliner devant cette autorité de l'Église universelle, qui n'a pas seulement pour elle l'infailibilité promise par le divin fondateur, mais encore l'assentiment unanime de tous les siècles chrétiens.

La résurrection de Lazare est donc un miracle incontestable aussi bien que tous les autres faits surnaturels rapportés dans l'Évangile. Et qui ne voit que la supercherie est impossible dans la résurrection de ce pauvre célèbre, si cher au divin Sauveur?... Le cadavre est déjà en putréfaction, mais il suffit au maître de la vie et de la mort d'appeler Lazare, pour que Lazare revive. Ce fait est public et se passe même devant plusieurs incrédules qui voulaient juger par eux-mêmes de la puissance de Jésus. Il n'y a pas de place ici au moindre doute, on pourrait en dire autant des autres miracles rapportés dans l'Évangile.

Mais c'est surtout la résurrection du Sauveur lui-même qui doit fixer notre attention. Car c'est à elle que s'attaque principalement M. Renan. Citons d'abord le triste passage par lequel le

sophiste académicien termine sa *Vie de Jésus* : « La vie de Jésus, dit-il, finit pour l'historien avec son dernier soupir. Mais telle était la trace qu'il avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amies dévouées, que, durant *des semaines encore*, il fut pour *eux vivant et consolateur*. Son corps avait-il été enlevé, ou bien l'enthousiasme, toujours crédule, fit-il éclore après coup l'ensemble des récits par lesquels on chercha à établir la foi à la résurrection? C'est ce que, faute de documents contradictoires, nous ignorerons à jamais. Disons cependant que la forte imagination de Marie de Magnala joua dans cette circonstance un rôle capital. Pouvoir divin de l'amour! moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité! » Malgré toute la charité que j'éprouve pour les âmes qui courent, comme M. Renan, à leur perte éternelle, je ne puis contenir l'indignation que soulèvent dans mon cœur de chrétien et de prêtre ces dernières paroles. Qui jamais osa élever le moindre doute sur la pureté de Jésus? Personne, pas même les Juifs les plus acharnés à sa perte, pas même Rousseau, qui cependant blasphéma tant de fois le Dieu du Calvaire. Et il faut qu'un sophiste qui a été nourri par l'Église, qui a même aspiré au sacerdoce, vienne

répandre ses doutes impurs sur le Dieu trois fois saint!!! Et cela dans la capitale de la France, au milieu de cette société civilisée qui doit tout au Christ, qui n'a été placée à la tête du mouvement universel des affaires du monde que par l'Église et les prêtres, successeurs de Jésus-Christ, comme se plaît à le reconnaître Gibbon lui-même, ce célèbre impie!!! Et un cri de réprobation universelle n'a pas couvert cette infâme hardiesse!!! où en sommes-nous donc? Est-ce que l'ingratitude fut jamais le vice des Français? Est-ce que nous allons retomber dans l'abîme de corruption et d'infâme égoïsme d'où Jésus tira le monde? O temps! ô mœurs! ô siècle de décadence morale, qui laisses se produire, sans frémir d'indignation, ces mensonges inqualifiables, ces honteuses conceptions d'un esprit égaré par la haine qu'il porte à tout ce qu'il y a de plus vénérable au ciel et sur la terre, tu peux t'appeler fièrement le siècle des lumières, tu peux te dresser même des autels, tu n'es grand que par les sciences et l'industrie; car, sous le rapport de la morale et de la dignité, tu te précipites vers l'abîme, puisque tu oses prêter l'oreille aux murmures blasphémateurs des plus aveugles sophistes! Oui, la brillante Athènes ne se remplit de sophistes et de misérables sceptiques, que lors-

qu'elle inclina vers sa ruine. En ma qualité de Français, de chrétien et de prêtre, je proteste énergiquement contre ces ignobles blasphèmes. Oui, ils furent toujours célestes et purs les rapports de Jésus et de Marie-Madeleine!!! que la voix immense de dix-huit siècles de christianisme couvre à jamais l'ignoble blasphème du sophiste académicien, puisque notre siècle décrépît ne sent plus la vie morale battre dans son cœur, et va toujours s'enfonçant de plus en plus dans les boues du matérialisme!!!

Reprenons notre intéressante discussion. Il me semble que je rêve à quelque monde fantastique, et je prends M. Renan pour un être romanesque descendu de je ne sais quelle planète, et tout à fait étranger aux choses qui se sont accomplies dans ce bas monde, lorsque je lis dans son livre cette phrase transcrite déjà ci-dessus : « Mais telle était la trace que Jésus avait laissée dans le cœur de ses disciples et de quelques amies dévouées, que, durant des semaines encore, il fut pour eux vivant et consolateur. » Je n'examine pas comment une multitude de gens d'humeur très-différente peuvent s'entendre pour se figurer et croire réellement qu'un homme qu'ils ont vu mourir et mettre au tombeau est encore vivant et s'occupe de consoler. C'est là le plus

étonnant miracle qu'on ait encore proposé à la créance humaine. Ce n'est pas nous toutefois qui l'avons inventé, c'est M. Renan lui-même. Qu'il s'en tire, comme il pourra ; ce n'est pas notre affaire. Et pourquoi M. Renan fait-il accepter des miracles si étranges par ses naïfs admirateurs ? C'est pour leur faire admettre d'une manière surnaturelle cette absurdité historique que les disciples de Jésus crurent à sa résurrection durant des semaines entières, mais non point au delà de ce laps de temps. Je croirai bientôt, si les choses vont toujours de la sorte, que M. Renan descend de la lune pour apprendre aux chauvins de la terre l'histoire de leur planète. Il faut que l'illustre critique méprise profondément ses lecteurs d'élite pour oser leur tenir un pareil langage, il faut qu'il compte absolument sur leur ignorance ou sur leur assentiment servile. Qui peut donc ignorer parmi ces chauvins décorés ou non décorés que les disciples de Jésus ne crurent pas seulement à la résurrection de leur maître pendant quelques semaines, mais encore jusqu'à leur mort ? Qui peut donc ignorer parmi ces doctes et honorables personnages que les disciples, naguère si faibles et si timides en face du danger, se trouvèrent tout à coup remplis d'un courage héroïque, et conçurent le projet gigantesque d'imposer au monde entier la

croissance à un Dieu ressuscité ? Qui peut donc ignorer dans la savante assemblée que ces étranges conquérants n'ont pas hésité à tout sacrifier, même leur vie, à cette idée extraordinaire, et qu'ils ont réussi à l'imposer non-seulement aux masses populaires, mais encore à des philosophes grecs, à des proconsuls romains, à des patriciennes fières de porter les plus beaux noms de Rome, à des princesses de la cour impériale, à des empereurs enivrés de la toute-puissance des Césars, enfin à tous les princes du monde civilisé, aux plus grands génies comme aux plus simples mortels ! Et que l'on ne croie pas que nous faisons ici une phrase de rhétorique ; nous pourrions citer les noms et les faits.

Voilà donc ce qu'ont fait les disciples de Jésus et leurs successeurs ! Ils ont imposé au monde et à tous les siècles futurs la croyance à un Dieu ressuscité. Et M. Renan ose dire gravement à ses naïfs admirateurs que les disciples du sublime crucifié ne crurent à la résurrection de leur Maître que durant des semaines entières ! Mais les chauvins auxquels il livre sérieusement ce canard historique sont au moins des bacheliers qui croient savoir quelque chose. Ah ! c'est que M. Renan connaît son monde à merveille. Il sait jusqu'où s'étend la crédulité naïve de certains bacheliers, de certains licenciés et

même de quelques agrégés. Voilà pourquoi il se donne libre carrière sans crainte de rencontrer la moindre contradiction ! Mais donnons quelques détails sur ce grand fait de la résurrection de Jésus-Christ qui remplit l'histoire du monde depuis plus de 1800 ans. Que nous disent à ce sujet les livres du Nouveau Testament dont l'authenticité, la véracité et l'intégrité ne peuvent être raisonnablement contestées, comme nous l'avons déjà vu ?

Saint Paul prend pour base de ses prédications et de ses raisonnements la résurrection même de Jésus-Christ. Voulant prouver contre des hérétiques la résurrection générale du genre humain à la fin du monde, il argumente ainsi dans sa *Première Épître aux Corinthiens* : « Si les morts ne doivent pas ressusciter, comme le prétendent Hyménée et Alexandre, Jésus-Christ, qui est le prototype, le modèle de ceux qui ressusciteront un jour, n'est pas lui-même ressuscité. Or, si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, votre foi est vaine aussi. » Ce texte prouve clairement deux choses : 1° c'est que les hérétiques mêmes qui niaient la résurrection générale ne niaient pas la résurrection de Jésus-Christ ; 2° c'est que le grand Apôtre ne comprend pas qu'on puisse donner au Christianisme une autre base que la résurrection de Jésus-Christ. Nous de-

vons donc conclure de là que la résurrection de Jésus est le fait capital sur lequel s'est édifié le Christianisme, malgré tous les efforts des passions humaines. Par conséquent nier ce fait, c'est nier l'existence du Christianisme dans le monde. Et quel est le fou qui oserait nier l'existence du Christianisme ? Quel est l'ignorant, fût-il même bachelier ou décoré, qui oserait protester ici contre la voix de tous les siècles chrétiens ?

L'apôtre saint Paul continue de la sorte dans la même *Épître aux Corinthiens* : « Le Christ est ressuscité le troisième jour, selon les saintes Écritures... Il apparut à Céphas et ensuite aux onze Ensuite il apparut à plus de cinq cents frères réunis dans le même lieu ; plusieurs d'entre eux sont encore en vie, quelques-uns se sont endormis dans le sommeil de la mort. Il apparut ensuite à Jacques, puis à tous les apôtres. Enfin il m'a apparu à moi-même comme au dernier de tous. » Ce n'est donc pas seulement à une femme hallucinée que Jésus s'est montré après sa résurrection, comme l'insinue M. Renan à la fin de son livre ; ce n'est pas seulement une Marie de Magdala qui a répandu le bruit de cette résurrection. C'est à Pierre ou Céphas, c'est aux onze disciples privilégiés, c'est à plus de cinq cents personnes réunies en un même

lieu, c'est à Jacques, c'est ensuite à tous les apôtres, c'est enfin au grand Apôtre des nations lui-même, que Jésus-Christ a successivement apparu après avoir rompu les liens de la mort (1).

Et ces faits ne sont pas seulement rapportés par saint Paul, mais encore par les évangélistes et par la tradition tout entière, soit orale, soit écrite dans les œuvres innombrables des Pères de l'Église. Et pourquoi M. Renan laisse-t-il ignorer toutes ces choses à ses doctes admirateurs? Pourquoi ne leur parle-t-il que d'une femme hallucinée qu'il fait sortir de son cerveau fantastique, et qui n'est pas assurément la Madeleine de l'Évangile? C'est qu'aujourd'hui avec le mot d'hallucination on a raison de tout, on explique tout, et principalement ce qu'on ne veut pas expliquer. Quand on a jeté ce grand mot à la fin d'un discours ou d'un livre plein de sophismes et de contradictions, les chauvins de notre époque, qui écoutent avec tant de docilité les oracles de la libre pensée, ne peuvent plus contenir leur enthousiasme, ils applaudissent et applaudissent encore avec l'élan d'une incroyable bonhomie. Et

(1) Et ces nombreux témoins ont porté dans tout l'univers, au prix même de leur vie, la grande nouvelle de la résurrection du Dieu fait homme. Voyez aussi pour la résurrection de Jésus : Matth., c. xxviii ; Marc., c. xvi ; Luc., c. xxiv ; Jean, c. xx ; Act. ; Rom. ; Tim...

si vous leur dites : Pourquoi applaudissez-vous? Ils répondront tous d'une voix : Hallucination!! Mais encore, Messieurs, pourquoi ce tonnerre d'applaudissements? Hallucination! s'écrieront-ils, hallucination! Vous ne voyez donc pas ce que c'est! C'est une hallucination!! Mais alors, si vous dites avec votre calme ordinaire : Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'une hallucination? Tous ces chauvins se regarderont d'un air ébahi, et aucun d'eux ne pourra vous répondre. Ce qui prouve clairement qu'ils applaudissent d'autant plus qu'ils ne comprennent rien à la chose. O siècle des lumières!!!!

Nous déclarons à M. Renan que le mot d'hallucination ne peut pas produire sur nous le même effet que sur sa petite coterie de dociles admirateurs. Il faut nous donner des raisons et non pas des mots pour ravir nos suffrages. Le fait immense de la résurrection du Christ, attesté par des témoins innombrables et proclamé par dix-huit siècles sur tous les tons et dans tous les pays de la terre, ne peut pas être supprimé de l'histoire du monde par le seul mot d'hallucination. Non! non!! M. Renan peut appeler à son aide Strauss, Littré et compagnie, il ne parviendra jamais à convaincre un homme raisonnable.

Inutile de rapporter les nombreux témoignages

des évangélistes et d'autres auteurs sacrés, qui tous attestent, comme saint Paul, le grand fait de la résurrection de Jésus. L'Évangile est entre toutes les mains; qu'on le lise sans prévention. Inutile aussi de citer une foule innombrable de textes des saints Pères et d'actes de Conciles, qui proclament dans tous les siècles la même vérité. Si quelqu'un pouvait avoir encore quelque doute, ce que je ne crois pas, qu'il aille puiser à ces sources innombrables. Nous ne craignons pas l'examen de l'histoire, nous le provoquons avec empressement; nous disons à tous : Jugez par vous-mêmes, et non pas par vos sophistes.

Il n'est pas vrai, comme le prétend M. Renan, que les écrivains païens se taisent sur les miracles et les faits évangéliques. Qu'on lise à ce sujet Huet, Addison, Bullet, Du voisin, Mayer et d'autres critiques chrétiens.

Chalcedius, philosophe platonicien du troisième siècle, parle de l'apparition d'une nouvelle étoile et de l'adoration des Mages. Macrobe parle du massacre des Innocents. Celse ne conteste nullement les miracles de Jésus, mais il les attribue à la magie. Philégon, affranchi d'Adrien, qui mourut en l'an 156, rend un témoignage éclatant aux prophéties de Jésus-Christ et à leur accomplissement, surtout en ce qui concerne la ruine de Jérusalem.

Il parle aussi de l'éclipse de soleil qui eut lieu à la mort du Sauveur.

Thalus, auteur grec du premier siècle, rapporte le même fait. Tacite parle aussi de la mort du Christ sous Ponce-Pilate. Lampride nous dit que l'empereur Alexandre Sévère adorait le Christ avec Abraham et Orphée. Le même auteur nous dit que l'empereur Adrien eut la pensée de mettre Jésus au nombre des dieux. Tibère avait eu aussi cette pensée. Hiéroclès, gouverneur d'Alexandrie sous Dioclétien, reconnaît dans son *Philalethès* les miracles de Jésus-Christ ; mais il leur oppose les prétendus prodiges d'Apollonius de Tyane. Porphyre, philosophe platonicien, ne nie pas les miracles de Jésus, ni ceux des Apôtres ; mais il les attribue à la magie. C'est ainsi que les esprits les plus éminents du paganisme déposent en faveur de l'Évangile et de ses miracles. Plusieurs d'entre eux rendent hommage à la divinité de Jésus-Christ. Et que répondront nos sophistes modernes à des témoins si désintéressés ? Rien, ou bien ils nieront tout en se proclamant infaillibles en matière de critique. O sublimes génies ! recourez donc au mot d'hallucination qui explique tout dans notre siècle ! Dites que Tibère, Adrien, Alexandre Sévère, Lampride, Porphyre, Celse, Hiéroclès, étaient des hallucinés ! Allons, dites ! !

En avant le grand mot d'hallucination!! Et que le public applaudisse et n'en demande pas davantage!

CHAPITRE VII

Preuves de la divinité de Jésus par les miracles. — Preuves tirées de l'Évangile et de l'Ancien Testament. — Résumé de ces preuves.

Les miracles de Jésus prouvent clairement sa divinité, car ce sont des actes de sa propre volonté. Lorsque Moïse opère des miracles, c'est au nom de Jéhovah qu'il agit, et il a soin de proclamer la toute-puissance de ce grand maître. Lorsque les apôtres exercent le même pouvoir surnaturel, c'est au nom de Jésus qu'ils agissent, rendant ainsi hommage à celui qui a reçu la plénitude de la divinité, comme dit saint Paul, et qui seul a le droit réel de suspendre les lois de la nature. Mais lorsque Jésus veut faire éclater sa puissance par un miracle, il le fait en Dieu, en maître absolu de la création. Il veut, et le miracle s'opère. Une personne en proie depuis longtemps à une maladie cruelle désire ardemment être guérie. Sa prière est enfin écoutée. Jésus n'invoque pas Dieu, comme les autres thaumaturges, pour rendre la santé à cette malheureuse, il dit : « Je veux la guérir, » et elle est guérie.

C'est ainsi que Jésus montre sa toute-puissance, sa divinité, dans la manière même dont il opère les miracles. Si quelquefois il invoque son Père, c'est pour rendre comme homme un éclatant hommage à la majesté divine ; mais ce n'est pas qu'il ait besoin d'un pouvoir quelconque. Il déclare, du reste, à chaque instant qu'il est *un* avec le Père, qu'il a par conséquent la même nature que ce grand Être, et qu'il jouit de toute sa puissance. Ceci nous amène à tirer des miracles une nouvelle preuve de la divinité de Jésus. A force de déclarer qu'il est un avec Dieu le Père, qu'il a le même être que lui, qu'il est le Fils de Dieu, qu'il a vécu avant Abraham, Isaac et Jacob, qu'il est éternel pour tout dire en un mot, Jésus-Christ soulève contre lui la haine implacable des Juifs qui cherchent bientôt mille prétextes pour le surprendre et le faire mourir. Cette haine éclate même avant que l'on pensât au triste drame du Calvaire. Un jour ces Juifs, que la passion aveugle et exaspère, prennent des pierres pour le lapider, et s'écrient pour excuser leur conduite : « Toi qui n'es qu'un homme, tu te fais Dieu !! » Et, quand Jésus fut traîné comme un criminel devant Caïphe, on lui posa toujours la question capitale, on voulut savoir une dernière fois s'il persistait à se déclarer Dieu. Sur sa réponse affirmative, le grand prêtre

déchira ses habits en criant : « Il a blasphémé ! » Et Jésus fut condamné enfin parce qu'il persistait à proclamer sa divinité à la face du monde.

Il lui eût été facile, ce semble, de se soustraire à la mort. Il n'avait qu'à répondre qu'il n'était pas Dieu pour apaiser cette immense haine soulevée contre lui par des hypocrites. Mais il persévéra dans l'affirmation de sa divinité en face d'une mort ignominieuse qui le menaçait, en présence du grand prêtre et de la foule dont la colère commençait à déborder par des regards furieux, des insultes grossières, des imprécations terribles et effrayantes.

Ainsi tout le monde en Judée et à Jérusalem savait que Jésus se déclarait Dieu ; tous le savaient, les gens du peuple, les magistrats, les prêtres, les soldats, aussi bien que les apôtres et la foule des disciples. Tous savaient aussi que c'était là la cause principale de la jalousie hypocrite des pharisiens et des Sadducéens ; tous prévoyaient enfin que Jésus serait sacrifié tôt ou tard à la haine que les impies portaient à sa divinité.

Cela posé, nous disons que les miracles de Jésus prouvent d'une manière éclatante sa divinité. En effet, Jésus proclame sa divinité et la défend au prix même de sa vie. S'il n'est pas Dieu, c'est l'impos-

teur le plus insigne qui ait paru sur la terre. Bien plus, Dieu, le souverain maître de la nature, appuyé d'une manière visible et éclatante cet insigne imposteur, puisqu'il lui a permis de faire tant de miracles et même de ressusciter. Or il est impossible que Dieu, qui est la sainteté même, la vérité même, sanctionne un mensonge aussi audacieux et aussi funeste à l'avenir religieux de l'humanité. Donc Jésus est Dieu. Il a prouvé hautement par ses miracles et surtout par sa résurrection qu'il disait la vérité lorsqu'il se proclamait Dieu, lorsqu'il affirmait sa divinité jusque dans la mort terrible et ignominieuse de la croix.

On comprend maintenant pourquoi M. Renan s'est donné tant de peine pour nier d'abord les miracles en général et pour nier ensuite en détail les faits miraculeux de l'Évangile; on comprendra aussi pourquoi nous avons pris à tâche d'anéantir d'abord les théories absurdes et contradictoires de cet étrange sophiste, pour établir ensuite sur des arguments irréfutables la possibilité des miracles et l'existence certaine des faits évangéliques. Ainsi M. Renan a fait mille efforts pour tourner l'Évangile à l'envers, il a englobé l'immense majorité des hommes dans la catégorie des dupes et des imbéciles; il a même imaginé des miracles incroyables,

impossibles, afin d'arriver à travers mille contradictions, mille interprétations puérides, mille doutes dénués de fondement, mille suppositions gratuites, à nier les deux grandes vérités de la résurrection et de la divinité de Jésus-Christ. Et nous, en suivant la route ordinaire de la logique et de la raison, en discutant avec impartialité les faits historiques, en faisant appel à la foi de tous les siècles chrétiens, à la science de tous les interprètes anciens et modernes, au bon sens du peuple ainsi qu'à la fine pénétration des gens du monde, nous avons abouti à reconnaître sans crainte d'erreur et à proclamer à la face du monde ces deux grandes vérités qui ont tant fait déraisonner le héros infallible de la critique contemporaine.

Mais donnons encore d'autres preuves de la divinité de Jésus-Christ. L'Évangile proclame en propres termes cette douce et ineffable divinité. Saint Jean commence ainsi son récit évangélique : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Le Verbe, c'est le Fils de Dieu qui reçoit le nom de Jésus-Christ par l'incarnation. Personne ne peut l'ignorer. Ce qui le prouve du reste clairement, c'est que saint Jean ajoute ceci dans le même chapitre : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous,

et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père, il avait la plénitude de la grâce et de la vérité. » Ainsi le Verbe est le Fils unique du Père ; c'est lui qui s'est fait chair, qui a habité parmi les hommes et conversé avec eux sous le nom de Jésus-Christ ; c'est lui que l'on a vu plein de grâce et de vérité dans toutes les rencontres de sa vie.

Donc le Verbe incarné ou Jésus-Christ est Dieu ; car, Dieu étant immuable, le Verbe n'a pu cesser d'être Dieu en se revêtant de notre humanité. Julien l'Apostat lui-même avoue hautement que saint Jean reconnaît et proclame la divinité de Jésus-Christ.

Et dans le même Évangile (c. v, v. 18) nous lisons ces paroles vraiment remarquables qui détruisent complètement la théorie de M. Renan et prouvent, comme nous l'avons dit plus haut, que les Juifs en voulaient surtout à Jésus-Christ, parce qu'il ne manquait aucune occasion de proclamer sa divinité. Voici ces paroles : « C'est pourquoi les Juifs cherchaient de plus en plus à tuer Jésus, parce que non-seulement il détruisait le Sabbat, mais encore parce qu'il disait que Dieu était son père, se faisant ainsi l'égal de Dieu. »

Qu'on lise le long discours que Jésus adresse aussitôt à ses ennemis, et l'on verra que, loin de les détromper, il cherche à les confirmer dans la

croissance à sa divinité. En effet il continue à se déclarer l'égal de Dieu le père, disant qu'il peut, comme lui, ressusciter les morts, qu'il accomplit toutes les œuvres que le Père accomplit, qu'il a la vie en lui aussi bien que le Père, qu'on ne peut être sauvé que par lui. En vérité, si Jésus n'était pas Dieu, ce serait un fou, un homme radicalement fou, comme nous le disions au commencement de ce récit, et, dans cette supposition, M. Renan, qui veut en faire au moins un sage incomparable, déraisonnerait complètement. Le ton de ce discours indique un être qui plane au-dessus de toutes les misères de l'humanité. Jésus affirme sa divinité, énumère les attributs de sa puissance égale à celle du Père, reproche aux Juifs leur incrédulité aveugle, fait appel à ses œuvres, aux témoignages de Jean-Baptiste, de Moïse et des prophètes, et tout cela avec un calme admirable, avec une assurance tout à fait supérieure, avec une logique lumineuse, avec une bonté incomparable ; car il ne se préoccupe pas de la mort qui le menace, mais seulement de l'intérêt spirituel de ses auditeurs. Dieu n'eût pu parler autrement à des hommes égarés par leurs passions. Ainsi le ton de ce discours prouve aussi bien que le fond la divinité de Jésus. C'est bien là le futur dominateur d'Israël que Dieu montra dans l'avenir

au prophète Michée, en lui dévoilant à la fois sa naissance temporelle à Bethléem et sa génération éternelle ou sa venue du commencement, c'est-à-dire, comme il l'explique, des profondeurs et des jours incommensurables de l'éternité. C'est bien là celui qu'Isaïe appelle le Dieu fort, le prince de la paix et le roi des siècles à venir. C'est bien celui que le prophète David voit, comme Michée, sortir des jours de l'éternité et quitter la place qu'il occupait à la droite du Père pour s'offrir en sacrifice, et racheter par l'amour le genre humain si oublieux des bienfaits du Créateur. C'est bien celui que le même prophète voit traîner au supplice au milieu des injures, des outrages et des calomnies, indiquant déjà les moindres détails qui caractérisèrent le drame lugubre et sanglant du Calvaire. C'est enfin celui que Moïse et d'autres prophètes ont annoncé comme le législateur futur d'Israël et des nations. Toutes ces prophéties, même les plus antiques, venant se réaliser en Jésus-Christ jusque dans les moindres détails, élèvent jusqu'à Dieu le Fils de Marie, et donnent une immense auréole à cette divinité qu'il a revendiquée comme son bien propre avec un calme et une assurance que les menaces les plus furieuses des Juifs ne purent jamais ébranler ni même atteindre.

Saint Paul dit que Jésus a reçu la plénitude de la divinité, et qu'il n'a pas dédaigné de prendre la forme d'un esclave, de se faire obéissant jusqu'à la mort de la croix, bien qu'il eût la forme de Dieu et qu'il fût égal à Dieu. Et le grand Apôtre qui annonça aux nations ces sublimes vérités, soit dans les assemblées les plus illustres de la Grèce, soit dans les villes les plus peuplées, aux petits comme aux grands de la terre, aux Grecs aussi bien qu'aux Romains et aux barbares, le grand Apôtre, dis-je, qui prêcha avec tant d'énergie la résurrection et la divinité de Jésus, s'exprime sur le divin Maître en ces termes pompeux qui rappellent les anciennes prophéties : « Dieu le Père, dit-il dans l'*Épître aux Colossiens*, nous a arrachés au pouvoir des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du fils de son amour, par le sang duquel nous sommes rachetés et nous obtenons la rémission de nos péchés. Ce fils est l'image *indivisible de Dieu* ; il est né avant toute créature ; en lui toutes choses ont été établies au ciel et sur la terre, les choses visibles, et les choses invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances ; tout a été créé par lui et en lui, et il est lui-même avant tous les êtres créés, et tous ne vivent que par lui. Il est lui-même la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le pre-

mier-né d'entre les morts, afin qu'il ait sur tous un pouvoir suprême. » Je le demande à tout homme raisonnable et impartial, peut-on parler autrement de Dieu? Et si ce tout-puissant Jésus n'est pas Dieu, n'est-ce pas là un langage insensé qu'emploie le grand Apôtre? Lui, l'adversaire ardent de l'idolâtrie, lui, qui ose reprocher avec une si fière indépendance aux Athéniens et même aux magistrats de l'Aréopage leurs superstitions et leurs erreurs innombrables, ne va-t-il pas renverser les idoles du polythéisme pour élever sur leurs ruines l'idole immense de son maître? Lui, l'homme de la logique et de la raison, ne va-t-il pas tomber ainsi dans une effrayante contradiction? Il en est ainsi, si Jésus-Christ n'est pas Dieu. Et qui oserait nier la sincérité de saint Paul? Qui oserait nier son génie? Lui, l'ancien persécuteur, pouvait-il être dans l'illusion sur ce point capital de son enseignement? Impossible!!!! Donc Jésus est Dieu. Et c'est l'apôtre saint Paul qui le proclame dans tout l'univers avec la pompe des anciens prophètes, et avec l'énergie que déployèrent tous les disciples de Jésus-Christ pour faire prévaloir partout cette grande et sublime doctrine.

Si l'on forme un faisceau de tous les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui énumèrent

les attributs de Jésus et qui célèbrent sa toute-puissance, on sera saisi, confondu par la lumière éclatante qui jaillira de ces rapprochements, de cet ensemble magnifique de preuves. C'est ainsi que Jésus est annoncé, dès l'origine du monde, comme le futur destructeur du péché et de la mort, comme le restaurateur suprême de la nature (Genèse, saint Paul). C'est ainsi qu'il est représenté comme un être sans souillure et infiniment élevé au-dessus des pécheurs, comme le Pontife éternel qui doit réconcilier l'humanité avec Dieu (David, Isaïe, Jean, Pierre, Paul). C'est ainsi que, contre l'ordre ordinaire de la nature, il doit naître dans le temps d'une vierge pure et immaculée (Isaïe, Matth., Luc, Jean, Paul). Tantôt il est appelé Agneau de Dieu, il nous apparaît alors comme résumant en sa personne tous les sacrifices de l'ancienne loi et tous les sacrifices de la loi future, comme l'éternelle victime qui sort des profondeurs de l'éternité pour venir s'immoler au milieu des temps, et unir par cet immense sacrifice le passé, le présent et l'avenir en un seul tout sous la douce figure de l'agneau (Isaïe, Jean, Act., Cor., Apoc.). Tantôt il est appelé le Seigneur des seigneurs, le Roi des rois (Ezech., Ps., Coloss., Timoth., Apoc.) : tantôt il nous apparaît sous la figure plus douce du vrai et bon pasteur qui

veille sur ses brebis avec une tendre sollicitude (Isaïe, Ezéch., Matth., Marc, Jean, Pierre). Ici saint Paul et saint Jean nous montrent Jésus comme le médiateur entre Dieu et les hommes, comme l'avocat suprême de l'humanité qui plaide sans cesse notre cause auprès de Dieu le Père. Là c'est David, le sublime chantre d'Israël, qui voit dans l'avenir Jésus sortir glorieux du tombeau, tandis que, si vous suivez le grand prophète dans cet avenir qui est aujourd'hui passé pour nous, vous vous trouverez en présence de Jean, de Matthieu, de Luc, de Marc, de Paul, qui célèbrent à l'envi la gloire du divin Ressuscité et qui l'annoncent dans tout l'univers. Ailleurs c'est Pierre qui reçoit la suprématie sur l'Église future et infaillible pour avoir confessé le premier que Jésus est le vrai Fils de Dieu, le Fils de Dieu par nature; c'est encore Pierre qui prêche le premier avec tant de force divine Jésus ressuscité et glorifié, c'est encore lui qui nous raconte avec tant d'éclat et une si profonde conviction cette douce et sublime transfiguration qui eut lieu sur le Thabor, et qui révéla tout à coup l'immensité de la gloire divine que Jésus avait cachée jusqu'alors sous les voiles de l'humanité.

Ici Jésus monte au ciel en présence d'une foule de disciples (Marc, Jean, Ephés., Phil., Hébr.).

Ailleurs les auteurs sacrés nous affirment qu'il est assis à la droite du Père, d'où il doit descendre un jour pour juger les vivants et les morts (Matth., Marc, Luc, Act., Rom., Ephés., Coloss., Pierre, Hébr., Apoc.). L'établissement de l'Église et son triomphe sont aussi annoncés sur tous les tons ; c'est là l'œuvre capitale de Jésus qui ne s'est servi pour l'exécution de ce grand dessein que des instruments les plus faibles qu'il ait pu trouver, par conséquent toute la gloire lui en revient et l'élève jusqu'à Dieu. Enfin il se proclame lui-même la lumière des nations, la lumière du monde, et cela avec ce ton modeste et assuré qui convient parfaitement à celui qui est pleinement maître de la vérité (Isaïe, Luc, Jean, Act., Apoc.) : *Ego sum lux mundi*, dit-il : Je suis la lumière du monde. Et quel est l'aveugle sophiste que tant de lumière ne pourrait éclairer ? Où est-il cet être étrange ? Est-ce Renan ? Est-ce Littré ? Est-ce quelqu'un de leurs naïfs admirateurs ? Oh ! qu'ils sont à plaindre dans leur aveuglement !! Renan a beau se torturer l'esprit pour fabriquer un évangile incrédule, il ne peut se dérober à tant de lumière, il est forcé, malgré toutes ses contradictions, tous ses doutes plus ou moins fins, toutes ses suppositions gratuites, de donner à son Jésus des proportions gigantesques, d'en faire presque un Dieu.

Le pauvre sophiste s'est jeté dans une *totologie* inextricable d'où il ne peut sortir que par l'absurde. Car si ce Jésus, qui a été célébré avec tant de pompe par l'univers entier et qui se déclare lui-même Dieu et la lumière du monde, n'est pas réellement Dieu, M. Renan est déraisonnable au suprême degré de lui donner des proportions si grandioses, d'en faire, je ne dirai pas un sage incomparable, mais un homme sensé.

Mais je n'ai pas fini d'énumérer les sublimes attributs que les divines Écritures donnent à Jésus. Et qui pourrait les énumérer tous? Qui pourrait sonder et dévoiler toutes les richesses de la nature de Jésus? C'est lui seul, car il connaît tout, dit l'apôtre saint Jean. Il est donc Dieu, puisqu'il connaît tout! Oui, il est Dieu, car il a la même substance, la même nature que Dieu le Père. Il ne fait qu'*un* avec ce grand être (saint Jean, ch. x, v. 31). Mon Père et moi nous ne sommes qu'*un*, dit-il avec calme et assurance.

Et dans le chapitre xiv le même apôtre nous rapporte ce dialogue : « Philippe lui dit : Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus répondit : Je suis avec vous depuis tant de temps, et vous ne me connaissez pas encore! Philippe, celui qui me voit voit aussi le Père. Pourquoi dis-tu

donc : montrez-nous le Père? Vous ne croyez donc pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que je vous adresse, je ne les tire pas de moi-même. Le Père, qui est en moi, opère lui-même mes œuvres. Si vous ne croyez pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi, croyez au moins à cause de ces œuvres. En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et de bien plus grandes. » C'est ainsi que Jésus s'attache à inculquer à ses apôtres l'idée de sa divinité, à leur persuader qu'il a la même substance que Dieu le Père et qu'il dispose de toute sa puissance.

Il fait appel à ses œuvres, à ses innombrables miracles pour confirmer la vérité de ses paroles. Est-ce là le ton d'un sophiste ou d'un sectaire? C'est l'éternelle sagesse qui enseigne les plus sublimes mystères, et qui prouve leur existence avec la facilité, l'aisance et la modération, qui doivent nécessairement la caractériser. Il est donc vrai, incontestablement vrai que Jésus, la lumière du monde, a la même nature que Dieu le Père, qu'il ne fait qu'un avec lui, qu'il est éternellement Dieu.

CHAPITRE VIII

La tradition chrétienne prouve la divinité de Jésus. — La tradition païenne atteste la même vérité.

Les documents de la tradition primitive en faveur de la divinité de Jésus-Christ ne nous manquent pas plus que les témoignages de l'Évangile. Ils sont si nombreux que nous allons en signaler quelques-uns seulement. C'est ainsi que saint Justin nous dit dans son *Apologétique* cette simple mais décisive parole : « Le Verbe est aussi Dieu. » Dans son *Dialogue avec Tryphon*, il prouve qu'il faut reconnaître le Christ pour Dieu aussi bien que le Créateur de toutes choses. Athénagore, dans l'apologie qu'il adresse à l'empereur Marc Aurèle et à son fils Commode, s'exprime de la sorte : « Qui ne s'étonnerait qu'on ose appeler athées ceux qui affirment que le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu, et qui nous présentent ces trois personnes comme unies en puissance, quoique essentiellement distinctes. » Théophile, s'adressant à Autolytus, nous dit que le Verbe est Dieu et né de Dieu. Saint Cyprien, de son côté, s'exprime ainsi sur l'incar-

nation du Verbe : « Dieu est uni d'une manière intime à l'homme : *Deus cum homine miscetur*. C'est là notre Dieu, c'est le Christ, le divin Médiateur, qui s'est revêtu de l'homme pour le conduire au Père. » Je me rappelle avoir lu autrefois les lettres de saint Ignace martyr qui fut conduit d'Antioche à Rome pour être livré aux bêtes féroces. Or je sais que j'ai trouvé dans ces sublimes pages, écrites sous le souffle brûlant de la charité chrétienne, plusieurs preuves de la divinité de Jésus-Christ pour lequel l'illustre évêque était si heureux de verser son sang. Et, quand l'empereur Trajan lui demanda son nom, il répondit avec un saint empressement qu'il s'appelait Christophore. Et ce nom de Christophore avait la même signification dans sa pensée, dans celle de l'empereur et dans celle des auditeurs, que le nom de Théophore (1). C'est ainsi que les preuves de la divinité de Jésus se manifestaient partout dans l'Église primitive. Les païens eux-mêmes savaient que les chrétiens adoraient le Christ comme Dieu, le Christ crucifié sur le Calvaire. C'est ainsi que le sénat romain refusa d'admettre, sur la demande de Tibère, Jésus au nombre des dieux de l'empire, et il donna pour raison, au dire de saint Augustin, que le Dieu des chrétiens était un dieu

(1) Christophore, qui porte le Christ; Théophore, qui porte Dieu.

orgueilleux et jaloux, qui voulait être adoré à l'exclusion des autres. Adrien eut la même pensée que Tibère ; et nous avons déjà vu que Alexandre Sévère rendait chaque matin un culte à Jésus. Lucien est, dit-on, l'auteur d'un dialogue plein d'injures contre les chrétiens ; or on voit dans ce dialogue que Jésus était adoré comme Dieu par ses disciples. Saint Denis d'Alexandrie a écrit contre l'hérésie de Sabelius. Quelques fidèles, croyant que le vénérable patriarche employait des termes peu orthodoxes à l'égard du Fils s'empressèrent de l'accuser auprès de l'évêque de Rome, pontife suprême de l'Église. Mais Denis se défendit en écrivant *ex professo* sur la divinité du Fils. Vers la même époque Celse, philosophe platonicien, reprochait aux chrétiens de combattre sans raison le polythéisme, puisque eux-mêmes adoraient plusieurs dieux, le Dieu créateur et Jésus-Christ. Origène lui répond par cette parole de Jésus-Christ : « Le Père et moi, nous ne sommes qu'un. »

C'est ainsi que païens et hérétiques provoquent à chaque instant par leurs objections l'affirmation de la divinité de Jésus, qui était alors comme aujourd'hui le dogme fondamental du christianisme. C'est ainsi que ces adversaires primitifs de la foi catholique servent aujourd'hui de témoins à la vérité contre les frivoles sophistes qui s'arro-

gent parmi nous l'infailibilité en matière de critique.

Dieu permit enfin que l'Église fût éprouvée par la fatale hérésie d'Arius. Mais ce fut pour faire éclater la vérité dans toute sa force et pour mettre désormais les âmes simples à l'abri de toute surprise de la part des sophistes et des faux prophètes. Arius fut un habile sophiste, qui déguisa, comme tous les sophistes, son hérésie sous le voile transparent d'une phraséologie brillante et subtile. Qu'on lise la lettre où saint Alexandre, patriarche d'Alexandrie, révéla à tous les évêques de l'univers catholique cette hérésie audacieuse, qui s'élevait contre la tradition tout entière et qui allait bouleverser le monde. Qui n'admirerait l'énergie, la foi et la doctrine du saint patriarche, qui prévient déjà le jugement de l'Église universelle en frappant d'anathème Arius et ses partisans ! Enfin le jugement de l'Église une et infailible sortit du premier concile œcuménique tenu à Nicée. Il proclama la consubstantialité du Verbe ou la divinité de Jésus-Christ, et mit ainsi son sceau suprême à la foi des trois premiers siècles chrétiens. Nous pourrions accumuler les preuves empruntées à la tradition. Nous pourrions dire avec dom Ruinart, que l'innombrable armée des martyrs proclame la divinité de

Jésus jusque dans les amphithéâtres, jusque sous le fer des bourreaux, jusque dans les cachots les plus obscurs et les plus immondes. Mais impossible de rapporter ici les innombrables témoignages qu'a recueillis le savant dominicain pour prouver la divinité du Christ par la mort héroïque de tant de martyrs qui couraient au supplice avec joie en criant : « Les dieux du paganisme ne sont que des démons ! Jésus est le vrai Dieu !! »

Qui ne voit encore que tout se lie dans l'Église à ce dogme de la divinité du Christ. C'est en son nom aussi bien qu'au nom du Père et du Saint-Esprit que s'administrent les sacrements depuis l'origine de l'Église. Et le magnifique sacrement de l'autel, où Jésus est adoré des petits comme des grands de la terre, n'est-il pas une preuve vivante, perpétuelle, immense de la divinité de son instituteur ? Toute l'antiquité l'a compris. Ainsi un des plus forts arguments employés par le concile d'Ephèse contre les nestoriens, c'était de dire à ces hérétiques : « Puisque vous admettez deux personnes en Jésus-Christ, comment pouvez-vous adorer le saint sacrement de l'autel ? Vous tombez évidemment dans l'idolâtrie. Si Dieu n'est uni à Jésus que par une union morale, c'est un homme que vous adorez dans l'Eucharistie !! » C'est ainsi

que, dans les premiers temps de l'Église, les fidèles, enflammés par la charité divine, confessaient chaque jour la divinité de Jésus en participant à la table sainte, en se nourrissant du pain des anges. Il n'y a donc pas une âme chrétienne, depuis l'antique époque de la cène et des agapes, qui n'ait été bercée par la douce et radieuse divinité de Jésus. Il n'y a donc pas une fibre dans l'Église, depuis le temps des Apôtres, qui n'ait subi l'heureuse influence du Dieu fait homme.

CHAPITRE IX

Absurdité du système religieux de M. Renan. — Impossibilité de nier la divinité de Jésus. — Pascal. — Napoléon 1^{er}, Charlemagne, Louis XIV, Bossuet. — M. Renan jugé et condamné par Bossuet. — Il est condamné aussi par tous les génies et par tous les hommes de bon sens qui ont vécu dans la société chrétienne depuis Jésus. — Il sera même condamné par tout homme impartial, à quelque opinion religieuse qu'il appartienne.

Une des erreurs fondamentales du livre de M. Renan, c'est de nous présenter les religions comme se formant peu à peu par le travail que fait l'humanité sur elle-même. Toute religion se trompe donc en prétendant venir de Dieu et rattacher les hommes à Dieu par des liens surnaturels. Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette opinion absurde que M. Renan a empruntée aux sophistes d'une autre époque, c'est que l'humanité va toujours fabriquant des religions selon ses besoins, et croyant avec une bonhomie incomparable que ces religions lui sont imposées par un être supérieur et divin. Ainsi toute religion n'est qu'une duperie, une mystification. Et ce qu'il y a de vraiment miraculeux et incompréhensible, c'est

que l'humanité est à la fois le mystificateur et le mystifié.

O Renan! Renan! où avez-vous donc étudié la logique? Et pourquoi donnez-vous pour base à votre livre une si monstrueuse absurdité? Vous faites des prodiges bien plus extraordinaires que ceux de l'Évangile, et vos doctes admirateurs sont mille fois plus naïfs que les plus humbles adorateurs de Jésus. Je vous plains de toute la tendresse d'une âme chrétienne, et je prie le Dieu des simples de répandre sur vous un rayon de lumière pour dissiper cet orgueil grave et ténébreux, qui vous précipite dans des contradictions si inconcevables, si funestes à votre salut, si peu dignes d'un homme sensé... Et voici qui est bien plus fort. M. Renan ne craint pas d'appliquer son système à la formation du Christianisme lui-même. Ainsi la religion chrétienne est, à ses yeux, la synthèse de toutes les religions de l'antiquité; c'est l'immense travail d'épuration que l'humanité a opéré sur le paganisme, et le Christ est le grand épurateur chargé par l'humanité, on ne sait comment, de procéder à cette sublime régénération. Il faut avouer toutefois que l'humanité est bien aveugle ou bien sotté, car plus elle va, plus elle tombe dans la mystification qu'elle a préparée elle-même.

En effet, sous le Christianisme qu'elle a produit par une immense expansion de sa vie intérieure, elle croit, cette bonne humanité, qu'elle est plus que jamais unie à un Dieu suprême par des liens surnaturels. Mais comment peut-elle tomber dans une illusion si grossière? Comment peut-elle préparer de ses propres mains un immense bandeau pour se couvrir les yeux et s'aveugler volontairement? Que M. Renan nous explique cet étonnant prodige, fruit de son système plus étonnant encore!

Voilà à quelles conséquences absurdes on se laisse entraîner, quand, après avoir raillé le souverain Maître du ciel, on veut encore le bannir de la terre et trouver une religion en dehors de lui!! Bien plus, il faut, d'après un tel système, que M. Renan ignore complètement l'histoire ou qu'il veuille tromper volontairement ses crédules lecteurs. Car tout le monde sait que le Christianisme, loin d'être le développement progressif et naturel de l'humanité, a lutté trois siècles avec des efforts héroïques pour s'imposer à cette humanité dégradée, qui arma contre lui toutes ses passions les plus féroces, toutes ses puissances les plus formidables. Et le Christianisme a triomphé de cette immense résistance, et il a imposé l'humilité de la croix à l'orgueil des patriciens et des Césars, la mortification à la

débauche, la charité à l'égoïsme le plus effréné et le plus implacable qui fut jamais. Si M. Renan ignore ces choses-là, il ne connaît rien à l'histoire de ce monde, et il n'a plus qu'à faire des romans sur la lune, comme Fontenelle (1) ; s'il ne les ignore pas, son système s'évanouit dans le mensonge, et lui-même n'est qu'un grave mystificateur, je n'ose pas employer un mot plus énergique.

L'œuvre de Jésus fut donc une œuvre gigantesque et divine. Avec des hommes ignorants et timides il convertit des sectaires orgueilleux, tels que Saul et Gamaliel ; des proconsuls superbes, tels que Paulus ; de graves magistrats, tels que Denis l'Aréopagite ; des philosophes inquiets, tels que Justin et Tatien ; des princesses délicates, telles que Domitilla ; des patriciennes enivrées de la gloire de leurs ancêtres, telles que Paula, Marcella, Fabia, Agnès ; des villes voluptueuses, telles que Corinthe et Antioche ; des villes superbes et superstitieuses, telles que Rome, Athènes et Éphèse ; des Césars orgueilleux et tout-puissants, tels que Constantin. Il se présenta au monde avec des mortifications, des jeûnes, des haïres, des disciplines ; et ce monde étourdi de débauche se soumit enfin à cette terrible

(1) M. Renan imite souvent dans la *Vie de Jésus* ce romancier lunaire ; il n'invente rien, pas même les impiétés les plus frivoles.

pénitence, il se présenta au monde, si fier de ses philosophes et de ses sages, avec la croix des esclaves sur l'épaule, et le monde s'inclina enfin devant cette croix, il la prit même pour marque d'honneur, il la plaça sur le cœur des braves et sur les étendards qui les conduisaient au sein des batailles. Il fallait une puissance plus qu'humaine pour opérer une si grande transformation. Et il fallait être vraiment Dieu pour imposer à ce monde si corrompu, si raisonneur, si sceptique, la croyance à la divinité du crucifié du Calvaire. Si quelqu'un ose soutenir le contraire, il ne mérite pas qu'on lui réponde ; il faut le mépriser comme un vil sophiste ou le plaindre comme un homme qui n'a pas le sens commun. « Il est impossible, a dit Pascal, d'envisager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramassées ensemble, sans en ressentir la force, à laquelle nul homme raisonnable ne peut résister. » On peut appliquer cette règle avec plus de raison encore à la divinité de Jésus-Christ. C'est ce que nous avons fait dans l'exposé rapide et sommaire que nous venons de donner.

C'est ce qu'a fait le grand guerrier des temps modernes, dont la haute raison se rencontre ici avec celle du grand penseur chrétien du dix-septième siècle. « Quelle puissante preuve de la divinité de Jésus-Christ, disait au général Bertrand l'illustre

exilé de Sainte-Hélène; il n'y a pas de Dieu au ciel si un homme a pu concevoir et exécuter avec un plein succès le dessein gigantesque de dérober pour lui le culte suprême en usurpant le nom de Dieu... Jésus est le seul qui l'ait osé, le seul qui ait dit clairement, affirmé imperturbablement lui-même de lui-même : Je suis Dieu ! Comment donc un Juif, dont l'existence historique est plus avérée que toutes celles des temps où il a vécu, lui seul, fils d'un charpentier, se donne-t-il tout d'abord pour Dieu lui-même, pour l'être par excellence, pour le créateur de tous les êtres ? Il s'arroge toutes les sortes d'adorations, il bâtit son culte de ses propres mains, non avec des pierres, mais avec des hommes. On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre, voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle ! L'âme humaine avec toutes ses facultés devient une annexe du Christ. Et comment ? Par un prodige qui surpasse tout prodige : il veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, le cœur ; c'est là ce qu'il veut

pour lui ; il l'exige absolument, et il réussit tout de suite... J'en conclus sa divinité. »

Ainsi raisonne le génie quand il s'isole des passions humaines pour contempler face à face la vérité. Jamais Napoléon ne parut plus digne de succéder à Charlemagne, cet autre génie extraordinaire qui inscrivait à la tête de chaque capitulaire : *Regnante Jesu Christo Domino Nostro* : Sous le règne de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; puis le grand législateur des peuples barbares développait sa pensée tout entière avec ce calme et cette sûreté de vues qui le caractérisaient, au dire de Montesquieu et de tous les écrivains sérieux. Au sommet de notre histoire apparaît le grand soleil de Louis XIV, avec une magnifique constellation de génies qui répandirent tant d'éclat dans les lettres, dans les sciences, dans la politique, dans l'éloquence, dans l'art militaire, en un mot, dans tout ce qui peut intéresser l'esprit humain. Je sais bien que des critiques passionnés et des nains ténébreux se sont donné beaucoup de peine pour rabaisser le grand roi, mais que nous importent ces petites criaileries à nous qui cherchons la vérité avec une entière indépendance ! Ce que personne ne peut nier raisonnablement, c'est que Louis XIV savait très-bien distinguer les hommes et les em-

ployer selon leur talent ou leur génie, on ne peut donc lui refuser une grande intelligence. Ce que personne ne peut nier non plus, c'est que Louis XIV fut un prince éminemment français. Je n'en veux pour preuve que la fameuse parole qu'il adressa à Villars dans le moment le plus critique de son règne. On sait qu'il ordonna au maréchal indécis de livrer bataille, résolu qu'il était d'aller périr lui-même au champ d'honneur en cas d'une nouvelle défaite. Vaincre ou mourir avec honneur, telle fut toujours la devise du génie de la France. Et ce génie s'était alors réfugié dans l'âme de ce vieux roi de soixante-quatorze ans. Et qu'on vienne nous dire à présent que ce n'est pas là un grand homme ! Ce n'est pas que j'approuve son despotisme ni sa conduite envers l'Église à une certaine époque. Loin de moi de telles pensées ! Mais j'aime à rendre justice au grand roi. Ce que je trouve toutefois de plus grand dans cet homme, c'est qu'au milieu de l'enivrement de la puissance, des plaisirs et de la gloire, il ait conservé une foi profonde en Jésus-Christ qu'il reconnut toujours pour son maître et pour son Dieu. Je sais que le pape Innocent XI ne fit que sourire des menaces d'un schisme que certains politiques de cette époque firent sonner à ses oreilles pour l'effrayer, je sais aussi qu'il ajouta

que la foi du roi suffisait seule pour le rassurer complètement. Et l'illustre pape ne se trompait pas. Car Louis XIV abandonna bientôt à l'archéologie les décrets de l'assemblée de 1682, et écrivit lui-même au successeur de Jésus-Christ une lettre pleine de foi, de respect et de dévouement.

Les génies qui brillèrent autour du soleil de Versailles se distinguèrent tous par une foi profonde en Jésus-Christ. A quoi bon citer ici des noms que tout le monde connaît? Étaient-ce des simples que ces grands hommes? Nous le demandons à M. Renan et à ses doctes admirateurs. N'étaient-ils pas très-supérieurs à cette petite coterie de sceptiques et d'épicuriens contre lesquels écrivirent la Bruyère, Fénelon et Molière lui-même qui semble prendre à tâche, dans le fameux don Juan, de donner une rude leçon à ces fanfarons d'incrédulité, qui ne reconnaissent d'autre loi que leur égoïsme et qui n'adorent que leurs passions effrénées. C'est ainsi que le génie traitait alors les précurseurs de M. Renan, Littré et compagnie.

Au-dessus de tous ces brillants génies apparaît un homme qui résume dans sa vaste pensée l'antiquité hébraïque et l'antiquité profane, la Bible et Homère, les Pères de l'Église et Salluste, Thucydide, Tacite et bien d'autres, un homme qui

semble avoir vécu avec les patriarches sous les palmiers de Mambré, avec Moïse sur le Sinaï, avec Isaïe dans l'ancienne Jérusalem, avec Daniel à la cour pompeuse du monarque babylonien, avec Périclès sur l'Agora, avec Cincinnatus et les plus fiers romains dans le Forum, avec Salvien à Marseille, avec saint Augustin et Tertullien en Afrique, avec saint Jérôme au désert, avec saint Ambroise à Milan, avec saint Chrysostome et saint Grégoire de Nazianze à Constantinople, avec saint Bernard au milieu des Croisades, avec l'armée innombrable des confesseurs de la foi de tous les temps; un homme qui est l'expression sublime de la tradition chrétienne et qui formule cette tradition en arguments invincibles pour écraser les hérésies les plus audacieuses, un homme enfin dont l'éloquence fait trembler les plus grands potentats et secoue sans respect toutes les pompeuses vanités de ce monde sur l'abîme effrayant de l'éternité. On peut reprocher à cet homme d'avoir trop flatté le grand roi et d'avoir exagéré certains systèmes pour lui plaire; mais, quand il prend son vol librement et qu'il explore comme un prophète le vaste champ de l'Église universelle, quand il chasse devant lui les sophistes, les hérétiques et les persécuteurs, quand il pousse vers la tombe les grands de la terre, quand

il s'élève par la méditation à la suite de saint Jean jusque dans le sein de Dieu pour raconter la génération éternelle du Verbe, il ravit d'admiration son lecteur, il lui communique sa pensée pour lui montrer la vérité divine dans sa source inépuisable, il lui inspire cette énergie éloquente qui le caractérise; il le fait, pour ainsi dire, assister à l'ébullition profonde de sa pensée et de son cœur.

Or cet homme, qui résume dans sa vaste pensée la Bible et la tradition chrétienne avec tant de foi, de puissance et de génie, a déjà jugé M. Renan, Littré et compagnie dans la personne de leurs précurseurs. Et le jugement de ce grand Bossuet, qu'il faut nommer enfin, équivaut en cette matière au jugement de tous les Pères et de tous les interprètes sacrés. Oui, ce sont tous les grands hommes de l'Église orientale et de l'Église occidentale, qui vont parler par la bouche de leur disciple le plus éloquent et le plus sublime, et stigmatiser avec le fer brûlant du génie ces fanfarons d'incrédulité qui osent s'élever contre Jésus-Christ même.

Écoutons donc tous les siècles chrétiens parler par la bouche de Bossuet contre l'incrédulité ou le libertinage d'esprit qui a ouvert la voie à M. Renan et à ses naïfs admirateurs. « Dieu, dit-il, a fait un ouvrage au milieu de nous, qui, détaché de toute

autre cause et ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps et tous les lieux, et porte par toute la terre avec l'impression de sa main le caractère de son autorité : C'est Jésus-Christ et son Église. Il a mis dans cette Église une autorité seule capable d'abaisser l'orgueil et de relever la simplicité, et qui, également propre aux savants et aux ignorants, imprime aux uns et aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec *un air de mépris* ; mais qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? » Entendez-vous, M. Renan ? Est-ce un homme simple et naïf que celui qui vous interpelle de la sorte ? Écoutez bien ce qu'il va vous dire encore au nom de Jésus, de l'Église universelle et de tous les Pères. Il continue ainsi : « Quelle ignorance est la leur ! et qu'il serait facile de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits ! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées ?

« Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils espèrent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas même assuré ! »

Et que pensez-vous de ce simple disciple de Jésus,

M. Renan ? Qu'en pense votre ami, l'athée Littré ?
Mais citons encore.

« Par où ont-ils deviné, dit toujours Bossuet, que tout ce qu'on pense du premier Être soit indifférent, et que toutes les religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère, parce qu'on est environné de trompeurs?... Où en sont les impies ? Et quelle assurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils se plonger dans l'abîme de l'athéisme ? et mettront-ils leur repos dans une fureur qui ne trouve presque point de place dans les esprits ? Qui leur résoudra ces doutes, puisqu'ils veulent les appeler de ce nom ? Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur esprit que des conjectures et des embarras ; les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et, pour ne pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre *d'incompréhensibles erreurs.* »

Ne dirait-on pas que Bossuet a lu la *Vie de Jésus*, et que les conjectures, les embarras, les prétendus doutes, les absurdités, les incompréhensibles er-

reurs de M. Renan l'étonnent et l'indignent aussi profondément que les étranges miracles inventés par le sophiste pour échapper à l'immense autorité des miracles de Jésus et des apôtres? Mais continuons cette intéressante citation.

« Qu'est-ce après tout, Messieurs? s'écrie ici Bossuet, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et, en un mot, un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens, l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse; comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée. »

On dit, M. Renan, que vous avez tenu l'encensoir au grand séminaire et que vous avez été réchauffé, nourri, élevé par des simples. Est-ce que l'esprit humainement prophétique de Bossuet aurait découvert dans l'avenir votre grand génie perdu au milieu de tant de bonnes âmes? Quoi qu'il en soit, il vous dévoile à merveille par ces paroles, et celles

qui suivent ne sont pas moins vraies ni moins profondes.

« Il se met au rang, dit toujours Bossuet, des gens désabusés, il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes, et, devenu le seul objet de ses complaisances, *il se fait lui-même son Dieu.* » (Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.)

En vérité on dirait que le grand Bossuet a connu par intuition M. Renan, et qu'il l'a vu blasphémer Dieu et le Christ, traiter tous les hommes de simples, de dupes ou d'imbéciles, proclamer gravement sa propre infailibilité et s'élever des autels à lui-même sur les ruines des temples consacrés à Dieu et à Jésus, son Fils éternel. Ce n'est donc pas seulement le passé du Christianisme avec ses innombrables témoins, qui se dresse dans la majestueuse personne de Bossuet pour stigmatiser l'incrédulité, c'est encore le présent qui proteste par la bouche de ce grand génie en faveur de la divinité de la religion chrétienne et de son fondateur. Car, si Bossuet revenait à la vie, il n'aurait qu'à répéter ce qu'il disait autrefois au milieu des gloires de Louis XIV pour confondre le libertinage d'esprit de notre époque.

Cela prouve clairement une seconde vérité très-

délicate et qui n'est peut-être pas bonne à dire, c'est que M. Renan, malgré tous les efforts qu'il fait pour s'isoler des simples, n'a pas l'esprit d'invention ou d'originalité qui caractérise ordinairement les grands écrivains. Il n'y a rien de nouveau dans sa manière, pas même ses finesses de sceptique, pas même cette prétention à ne voir partout que des simples, de bonnes âmes, et à s'arroger gravement l'infaillibilité en matière de critique. C'est dur à dire, mais c'est la vérité ; qu'on relise le fameux passage de Bossuet cité ci-dessus, et l'on verra que M. Renan n'a rien ajouté à l'esprit de ses devanciers. Ce qui prouverait qu'il n'en a pas autant qu'il veut le faire croire à ses doctes admirateurs.

Jésus-Christ a ravi par sa divinité le cœur et l'esprit des prophètes et des patriarches de l'antiquité, le cœur et l'esprit des apôtres et de leurs innombrables disciples, le cœur et l'esprit de myriades de martyrs, de vierges saintes, de confesseurs, de prêtres, de docteurs, de pontifes ; le cœur et l'esprit d'un saint Augustin, d'un saint Anselme, d'un Pascal et de tant d'autres grands philosophes ; le cœur et l'esprit d'un Constantin, d'un Théodose, d'un Charlemagne, d'un Louis XIV, d'un Napoléon et de bien d'autres guerriers fameux ; le cœur

et l'esprit de tout ce qu'il y a de plus éminent dans les sciences, dans les lettres, dans la peinture, dans la sculpture, dans l'architecture. N'est-ce pas là le plus étonnant des miracles qu'ait opérés Jésus? C'est assurément un grand miracle que d'avoir soumis à son joug tant de génies qui discutèrent quelquefois de longues années, comme saint Augustin, avant de faire leur soumission. C'est un miracle immense et permanent que celui-là. Jésus nous apparaît donc dans les splendeurs de sa divinité, et devant lui se prosternent avec amour ces innombrables génies et toutes les générations chrétiennes. Et un sophiste, du nom de Renan, voudrait lui ravir tant de gloire et tant d'amour ! Hélas ! hélas ! quelle naïveté ! quelle simplicité ! quelle folie ! Pauvre Renan, je vous plains. Pauvres chauvins décorés ou non décorés, lettrés ou illettrés, qui écoutez avec tant de docilité et de bonhomie ce pauvre sophiste, je vous plains, je n'ai pas le courage de vous blâmer, je ne puis que vous plaindre.

CHAPITRE X

Le journalisme et la *Vie de Jésus*. — Réflexions judicieuses et amusantes de certains étudiants sur l'œuvre de M. Renan. — Nos dernières conclusions.

M. Renan a trouvé de chaleureux approbateurs dans le journalisme. Il y a des chauvins dans la presse aussi bien que parmi les épiciers enrichis. Plusieurs de ces Messieurs qui tiennent la plume de journaliste ont entièrement oublié les lois imposées par Boileau à la conscience de l'écrivain. Ils sont toujours prêts à approuver les paradoxes les plus étranges, les conceptions les plus bizarres et les plus impies, les livres, en un mot, qui peuvent répandre l'erreur et le scandale. Aussi voyez avec quelle ardeur ils ont embouché la trompette pour annoncer au monde la *Vie de Jésus* ! Est-ce à dire que ces Messieurs soient des incrédules ? Je n'oserais l'affirmer. Ainsi plusieurs journaux ont célébré à qui mieux mieux la gloire de M. Renan. Et cependant il y a dans ces journaux des écrivains qui mettent leurs filles au couvent et qui ne voudraient pas probablement mourir sans se confesser. Je pourrais prouver

la première partie de mon assertion, et l'avenir nous dira si j'ai raison aussi pour la seconde. De tout cela il résulte que plusieurs journalistes de notre siècle de lumière ont deux consciences, l'une pour le diable et leur public, et l'autre pour le bon Dieu. Cette double conscience se trouve assez communément aussi parmi les épiciers et les marchands de bonnets de coton. J'ai donc raison de dire qu'il y a des chauvins dans le journalisme, il y en a même plus qu'on ne pense. Ainsi qui aurait pu croire qu'un critique célèbre, académicien décoré pour l'immortalité, catholique de vieille roche, jetât tout à coup sa défroque aux admirateurs naïfs de M. Renan pour les amuser sans doute et rire avec eux de ce rire de bonhomme qui n'a plus rien de Français ni de Gaulois !!

Quoi qu'il en soit, on ne peut rien augurer de bon pour l'avenir éternel de MM. les chauvins du journalisme (1). Le père Escobard lui-même craindrait pour leur salut.

C'est encore la jeunesse des écoles qui apprécie le mieux l'œuvre de M. Renan, elle montre plus d'esprit, de bon sens et d'indépendance de ca-

(1) Celui qui me reniera devant les hommes, a dit Jésus-Christ, je le renierai aussi devant mon Père... Des milliers de martyrs sont morts plutôt que de nier la divinité de Jésus. — Avis aux chauvins du journalisme. !!!

ractère que beaucoup de journalistes. J'ai sous la main un exemplaire de la *Vie de Jésus* annoté au crayon par plusieurs étudiants. Ils ne sont pas de ceux qui ont sifflé M. Renan, l'an dernier, au collège de France; il faut dire néanmoins qu'ils ont assisté à la leçon antichrétienne du sophiste et qu'ils ont bien ri de sa déconfiture. Or rien de plus curieux et de plus intéressant que de parcourir ces notes tracées au crayon. A chaque instant je trouve des notes équivalentes à celle-ci : « M. Renan, vous avez dit le contraire à la page précédente. » C'est ainsi que nos jeunes légistes discutent en lisant le roman de l'illustre critique. Dans un autre passage où M. Renan cherche à expliquer les miracles de l'Évangile par la confiance que l'on avait, selon l'illustre critique, dans la science médicale de Jésus, je lis cette note qui a bien sa valeur : « Un sourire, une espérance, quels remèdes pour donner des jambes à celui qui n'en a pas ! » Pour bien faire sentir la force et la finesse de cette remarque, il faut savoir que M. Renan ne prend pas Jésus pour un habile médecin comme les simples de la Judée. Il attribue toute sa puissance curative aux sourires, aux douces espérances qu'il laissait tomber sur les malades avec un regard tendre et bienveillant. Voilà un sourire bien puissant, M. Renan, il est plus mi-

raculeux que les cures miraculeuses que vous voulez nier. Cela amuse autant les étudiants que votre pénible déconfiture de l'an dernier. Ailleurs M. Renan vous représente Jésus comme le plus habile satirique, le plus fin comique qui ait paru sur la terre. Il prétend que les Juifs ressentent encore les traits de sa haute raillerie. Puis il ajoute pour terminer sa tirade : « Traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu ! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage (1). » Tous ces traits-là sont encore soulignés de la main d'un étudiant, comme l'expression la plus complète de l'interprétation sophistique. Mais M. Renan n'est pas toujours aussi affirmatif, il emploie même de préférence le doute, surtout quand il n'a pas la moindre raison de douter. C'est encore là une observation que j'ai entendu faire par un étudiant. Bien plus, cet étudiant a ajouté en riant : « J'ai remarqué plus de

(1) Un autre étudiant a fait sur ce passage une réflexion très-piquante et peut-être très-vraie. M. Renan vise à passer pour un critique de haute raillerie qui mord habilement ses ennemis. M. Renan, a dit cet étudiant, veut se peindre lui-même dans son Jésus. C'est modeste ! c'est aussi étrange ! Ce dieu de la critique doit être inspiré par quelque Marie de Magdala et d'autres saintes femmes. L'an dernier une de ces modernes hallucinées voulait forcer l'entrée du collège de France pour voir son sauveur Renan. Elle pleura en entendant les sifflets. Cela nous fit rire !!! Et que répondra M. Renan à la critique de ces étudiants.

trois cents *peut-être* dans le livre de M. Renan. Ce n'est pas là un homme sérieux, quoiqu'il veuille se donner pour savant. Il ne sait pas lui-même ce qu'il veut dire. Je crois que le plus souvent il fournit des armes contre lui !! »

Je pourrais relever ici bien d'autres notes aussi intéressantes, mais je ne veux pas pousser plus loin cette délicate analyse.

Cela suffit, ce me semble, pour prouver que M. Renan n'est pas un écrivain sérieux. Malgré tous les efforts qu'il fait pour paraître sérieux, il ne réussit qu'à dévoiler la faiblesse de son jeu et la perversité de sa cause. Il me semble lire un de ces sophistes du moyen âge, qui employaient mille petits moyens pour publier une erreur et la faire admettre au lecteur inattentif. Oui, en lisant la *Vie de Jésus*, j'ai pensé bien souvent à un livre fait par un hérésiarque du onzième siècle. M. Renan a tout à fait la pauvre manière du sophiste scolastique; il avance, et il recule; il affirme ce qu'il a nié pour nier ensuite ce qu'il a affirmé, il veut, et il ne veut pas; il nie le miracle et en proclame lui-même de vraiment prodigieux pour appuyer sa négation. C'est ainsi qu'il vous dit sérieusement, très-sérieusement, que les disciples de Jésus ont cru leur Maître vivant et consolateur durant quelques semaines. Cela veut

dire en d'autres termes qu'une foule de gens, qui ont vu mourir et ensevelir un homme qu'ils aimaient, ont cru réellement, pendant des semaines entières, que cet homme vivait encore et même s'occupait de les consoler. O miracle des miracles ! O Renan ! Renan ! vous êtes le plus étonnant des thaumaturges !!

Mais vous n'êtes pas un écrivain sérieux. Vous rappelez encore la manière de certains sectaires du seizième siècle, surtout de ce bon M. Calvin qui fit brûler son contradicteur, Michel Servet, sur la place publique de Genève. Vous voulez, comme lui, paraître savant ; mais c'est là une science qui ne peut en imposer qu'à MM. les Chauvins de notre siècle de lumière. Un étudiant qui achèterait sur le quai quelque bouquin qui a servi jadis à l'interprétation de l'Écriture sainte pourrait vous en remontrer ; il vous lirait une à une dans ce bouquin toutes les objections que vous avez si pauvrement agglomérées pour composer ce que vous appelez la *Vie de Jésus*. Bien plus, cet étudiant pourrait vous lire la réponse à toutes ces objections, et cela serait grandement utile au salut de votre âme. Ainsi point d'originalité dans le fond de votre livre ni dans la disposition de ses parties. Tout cela est vieux, vieux ; c'est la manière des vieux sectaires scolastiques, vous n'avez pas plus qu'eux le cou-

rage de l'erreur. Aussi vous ne serez jamais, à mes yeux, ni un écrivain sérieux, ni un grand écrivain. Vous avez cependant une imagination riche et brillante.

Suivez-la donc, monsieur, et renoncez à traiter les questions religieuses qui requièrent un jugement sûr. Faites des romans honnêtes pour amuser les dames de ces graves Chauvins qui admirent votre érudition avec tant de naïveté. Si vous suivez ce conseil, que je vous donne en toute sincérité, vous serez peut-être un jour compté au nombre de nos grands écrivains, et vous ferez honneur à Chateaubriand, votre illustre compatriote, ce fameux promoteur de la littérature chrétienne dans notre siècle, dont les œuvres immortelles témoigneront à la postérité la plus reculée de son talent, de son génie, de sa foi en Jésus-Christ.

Mais vos bouquins, hérissés de notes, qui les lira dans trois ans ?

NOTA. Cet opuscule a été composé quelques jours après l'apparition du livre de M. Renan. Je ne le livre au public que sur les instances de mes amis. Puisse-t-il dissiper les dernières illusions et ouvrir enfin les yeux aux crédules admirateurs du sophiste académicien !!!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Le christianisme et l'incrédulité moderne. — Frivolité de l'impie. — Ignorance de certains savants.....	1
---	---

CHAPITRE II

M. Renan et les savants qui l'admirent. — M. Renan s'attaquant à Dieu et à Jésus-Christ. — Les <i>Logia</i> ou discours de saint Matthieu prouvent contre M. Renan qui ose les invoquer en sa faveur.....	8
---	---

CHAPITRE III

M. Renan et ses contradictions. — Délicate analyse de l'Introduction à la <i>Vie de Jésus</i>	20
---	----

CHAPITRE IV

Authenticité des Évangiles et du Nouveau Testament.....	32
---	----

CHAPITRE V

Du miracle. — Sa définition. — Sa possibilité. — Témoignage de Rousseau. — Aveuglement de M. Renan sur	
--	--

cette question. — Ses ridicules exigences. — Manière amusante d'envisager la commission de chimistes et d'habiles critiques proposée par M. Renan pour l'examen des faits miraculeux. — Le spiritisme et M. Renan. — Les personnes du peuple et les gens du monde ne sont, aux yeux de l'habile critique, qu'une immense troupe de dupes, d'imbéciles. — Si les vrais savants sont impies ou croyants? — Déconfiture de M. Renan au collège de France. — A-t-il voulu se venger en publiant la *Vie de Jésus*? — Les Jésuites sont-ils pour quelque chose dans cette déconfiture? — Ce que voulaient les étudiants du quartier latin en sifflant le héros de la critique moderne..... 36

CHAPITRE VI

Le miracle peut être certainement connu. — Conduite sévère de l'Église dans l'examen des faits miraculeux. — Certitude des miracles de l'Évangile. — Preuves incontestables de la résurrection de Jésus. — Étrange miracle imaginé par M. Renan..... 61

CHAPITRE VII

Preuves de la divinité de Jésus par les miracles. — Preuves tirées de l'Évangile et de l'Ancien Testament. — Résumé de ces preuves..... 79

CHAPITRE VIII

La tradition chrétienne prouve la divinité de Jésus. — La tradition païenne atteste la même vérité..... 94

CHAPITRE IX

Absurdité du système religieux de M. Renan. — Impossibilité de nier la divinité de Jésus. — Pascal. — Napoléon I^{er}, Charlemagne, Louis XIV, Bossuet. — M. Renan jugé et condamné par Bossuet. — Il est aussi condamné par tous les génies et par tous les hommes de bon sens qui ont

vécu dans la société chrétienne depuis Jésus. — Il sera même condamné par tout homme impartial, à quelque opinion religieuse qu'il appartienne.....	100
---	-----

CHAPITRE X

Le journalisme et la <i>Vie de Jésus</i> . — Réflexions judicieuses et amusantes de certains étudiants sur l'œuvre de M. Renan. — Nos dernières conclusions.....	117
--	-----

FIN DE LA TABLE.

NAPOLÉON ET DIOCLÉA

OU

LE TRIOMPHE DE LA FAIBLESSE SUR LA FORCE

AU TEMPS DE DIOCLÉTIEN

PAR L'ABBÉ ANGLADE

Docteur en théologie.

1 volume in-12. — Deuxième édition revue et corrigée. . 2 fr.

Ce livre est un récit rapide et dramatique de la dernière persécution. Les réflexions judicieuses, les peintures émouvantes, les détails de mœurs puisés aux sources les plus diverses de l'antiquité, lui donnent une valeur réelle. L'auteur, employant tantôt le récit et tantôt le dialogue, a su traiter les matières les plus sérieuses avec intérêt, nourrir l'esprit et plaire à l'imagination. Aussi a-t-il reçu des félicitations nombreuses en France et à l'étranger, des hommes les plus distingués de l'Eglise et de la société civile. Un savant prélat, après avoir lu son livre, lui écrivait une lettre où nous lisons ces mots : « Il me semblait, en lisant quelques-uns de vos chapitres, lire quelques pages de Fa-biola, du cardinal Wiseman.

La seconde édition que nous offrons ici au public est revêtue de toutes les approbations nécessaires, elle est précédée de plusieurs lettres de félicitations adressées à l'auteur par des personnes de tous les rangs de la société. Elle a de plus que la première l'avantage d'offrir au lecteur une critique indirecte mais très-intéressante du système anti-chrétien exposé par Victor Hugo dans les Misérables. Voici quelques traits de ce touchant épisode : Sixte Napoléon, parlant au vieillard du désert dit : « J'ai suivi un jour Philalèthes dans une des rues les plus obscures et les plus infectes de cette grande capitale. Il allait consoler une pauvre mourante. Nous entrâmes avec répugnance et même avec crainte dans une vieille maison qui cachait sous une couche de crasse immonde son ancienne splendeur. Là, tout était triste et affreux, même le gardien de cet asile de la misère, qui nous fit gravir en silence un large escalier, couvert de mille détritns, pour nous introduire dans le sombre réduit où nous appelait le Dieu des pauvres. Quel navrant spectacle s'offrit alors à notre vue !!! Oh! je ne l'oublierai jamais. Une femme de 30 ans était clouée par la faim et la tristesse sur un lit de souffrance. Et quel lit! Quel amas immonde de pièces de toile ou d'étoffe !... Et cette femme était mère. Il y avait là sous ses yeux deux jeunes filles qui mouraient de faim et de froid... Qui pourrait dépeindre les angoisses que devait souffrir au fond de son âme cette pauvre mère. Le noble prêtre versa à la fois l'aumône spirituelle et matérielle sur la famille des Misérables, et bientôt la joie la plus pure bannit le désespoir de l'obscur réduit. Aussi c'est avec raison qu'il dit alors à Sixte Napoléon : « Il y a des trésors enfouis sous les formes grossières des Misérables et sous leurs sombres allures. Ce n'est pas la haine qu'il faut réveiller dans leur cœur, mais la foi, l'espérance, la charité, l'amour du sacrifice et toutes les grandes idées, propagées avec un immense élan par le Christianisme malgré tous les efforts de la tyrannie païenne. Le cœur des Misérables a plus de noblesse qu'on ne pense ; il est sensible à une bonne parole, plus encore qu'au bruit séduisant de l'or et de l'argent. Il est plus avide de la parole de Dieu que de la félicité illusoire que lui promettent les partisans de la loi agraire. » Qu'on lise en entier ce touchant épisode dont nous ne pouvons donner ici qu'une idée très-imparfaite, qu'on lise plutôt le livre même, et l'on aura le plaisir d'assister au drame si terrible et si sanglant de l'ère des Martyrs.

Corbel, typog. et stereot. de CRÈTE.